

# **La contradiction fondamentale du capitalisme**

*(Contributions Centre de Sociologie Historique, Société Populaire d'Éducation)*

## PLAN

### **Position du problème**

**I — Sismondi (1819) - « Les convulsions de la richesse »  
Critique du fondement de l'économie capitaliste (\*)**

**II — François Vidal (1846) - *De la répartition des richesses*  
L'anarchie du mode de production capitaliste et les moyens d'y mettre fin (\*)**

**III — Engels (1876) Le chapitre « Notions théoriques » - *Anti-Dühring*  
L'assemblage composite de deux argumentaires (\*\*\*)**

**IV — Marx (*le Capital*) - Les crises générales, manifestations  
du point culminant du mouvement contradictoire du capital (\*\*\*)**

## Position du problème

Les grands économistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Quesnay, Adam Smith, les Physiocrates, Turgot, etc. avaient, bien avant Marx, mis au jour le mouvement d'ensemble du mode de production capitaliste (cycle production, circulation, reproduction). C'est sur ce socle théorique Marx a construit son œuvre majeure *le Capital*. Dès le premier chapitre cependant, « la Marchandise », Marx, insiste sur le fait que c'est sur la base de « forme élémentaire de la richesse », la “forme marchandise”, que se développent « dans les sociétés où règne le mode capitaliste de production », les autres “formes” contradictoires caractérisant le cycle d'ensemble du capital (1). Ce faisant, Marx met en évidence la limite des apports théoriques de ses prédécesseurs, limite qui tient en ce qu'ils présupposaient un déroulement harmonieux du cycle capitaliste, sous l'empire d'une “main invisible” (2), se présentant comme à même de réguler le jeu des différents intérêts, de sorte qu'ils concourent de façon immanente à la richesse et au bien commun des nations.

Ce postulat avait été remis en question bien avant Marx, par la pratique d'abord, dans la théorie ensuite. Quelques années après la survenue de la première grande crise moderne du mode capitaliste de production (1816), une “critique de l'économie politique” fut en effet engagée par Sismondi dès 1819 (3). Il fut parmi les premiers, à mettre en évidence l'engendrement des diverses contradictions du régime capitaliste sur la base de la “matrice” que recèle déjà la “forme” marchande de la production et des échanges, “germe” de toutes les autres contradictions.

L'apport théorique de Sismondi en la matière a été souligné par Marx dans *le Capital*.

« Sismondi a [la conviction] intime que la production capitaliste est en contradiction avec elle-même ; que par ses formes et ses conditions elle pousse au développement effréné de la force productive et de la richesse [...] ; que les contradictions entre valeur d'usage et valeur d'échange, marchandise et argent, achat et vente, production et consommation, capital et travail salarié, etc., ne font que s'accroître à mesure que la force productive se développe. »

Si Marx a pu énoncer à propos de Sismondi quelques réserves, celles-ci ne portaient pas pour l'essentiel sur son *analyse* d'ensemble du mode de production capitaliste et de ses contradictions, mais sur les moyens qu'il avait pu envisager pour y porter solution. Les premiers socialistes français non utopiques, parmi ceux qui reprennent pour partie les analyses de Sismondi, s'attacheront eux aussi à mettre au jour de telles contradictions, ce que l'un d'entre eux François Vidal, pouvait en 1846 nommer « l'anarchie sociale de la production » dans la « société fondée sur l'économie capitaliste ».

« Chose étrange que cette société fondée sur l'économie capitaliste ! Elle est en capacité de développer des richesses suffisantes pour assurer les besoins de l'ensemble de la population, et elle se trouve en même temps aux prises avec ce qui semble une fatalité : l'anarchie sociale de la production, l'affrontement “libre” et destructeur entre les divers intérêts particuliers. »

Ces socialistes portaient plus spécialement la critique sur les effets du *laissez faire*, du libre jeu des intérêts particuliers et de la libre concurrence, à la source de cette “anarchie sociale” de la production. Pour eux, seule une réorganisation à finalité véritablement sociale, ne reposant plus sur un fondement capitaliste, mais se basant sur les besoins généraux de la société, se présentait comme à même de mettre fin à cette anarchie et à ses effets destructeurs.

Quelques années plus tard, en 1848, Marx et Engels, dans le *Manifeste communiste*, font eux aussi état de “l'anarchie”, ou de “l'absurdité” que recèlent ce qu'ils nomment « *les conditions bourgeoises de la production* » ou « régime de la production moderne », formulations qui correspondent plus ou moins à ce que Vidal nomme déjà « l'économie capitaliste ». Pour lui, ce qui est au fondement de ces « conditions bourgeoises » de production et d'échange n'est pas encore pleinement établi au plan théorique, comme il l'était chez Sismondi, et le sera plus tard dans *le Capital*.

Dans le *Manifeste communiste*, il est surtout fait état de la contradiction entre *forces productives* et *rappports de production*, contradiction valant plus ou moins pour les différents “modes de production”. Cette contradiction s'expose comme antagonisme entre classes sociales. Selon une formulation célèbre du *Manifeste*, parfois travestie (2), il en découlerait que : « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes ». Le passage de « l'organisation féodale » aux « conditions bourgeoises de production » (« régime de la production moderne »), résulterait de la distorsion (non

correspondance) entre l'essor des forces productives et les entraves (chaînes) que lui opposait « l'organisation féodale » de la production, ou « régime féodal de propriété ». [Il faut noter que les notions et formulations du *Manifeste* concernant le mode capitaliste de production, ne s'inscrivent pas encore dans un cadre conceptuel construit, tel qu'il sera exposé dans *le Capital*.]

Dans le *Manifeste*, les « conditions bourgeoises de la production », comme il en était le cas pour les théoriciens socialistes, eux aussi préoccupés des conditions « capitalistes » de la production, sont dans un premier temps rapportées à la « libre concurrence ». Celle-ci aurait libéré les forces productives en brisant les chaînes de « l'organisation féodale ». Toutefois, au sein de ce « régime de la production moderne », la contradiction entre forces productives et rapports de production se serait reproduite sous une forme nouvelle. Les rapports sociaux restés fondés sur la propriété privée des moyens de production seraient entrés en opposition avec la forme nouvelle de la production, devenue sociale. Ces rapports dès lors ont à leur tour constitué des entraves à l'essor des forces productives. Manifestations du désordre qui mine les « conditions bourgeoises de production », les crises périodiques de ce mode de production (4), menacent à terme l'existence même de la bourgeoisie et sa domination, analyse somme toute encore d'actualité.

« A la place [des conditions de production et d'échange de la société féodale], s'éleva la libre concurrence, avec une constitution sociale et politique appropriée, avec la suprématie économique et politique de la classe bourgeoise.

Nous assistons aujourd'hui à un processus analogue. Les conditions bourgeoises de production et d'échange, le régime bourgeois de la propriété, la société bourgeoise moderne, qui a fait surgir de si puissants moyens de production et d'échange, ressemble au magicien qui ne sait plus dominer les puissances infernales qu'il a évoquées. Depuis des dizaines d'années, l'histoire de l'industrie et du commerce n'est autre chose que l'histoire de la révolte des forces productives modernes contre les rapports modernes de production, contre le régime de propriété qui conditionnent l'existence de la bourgeoisie et sa domination. Il suffit de mentionner les crises commerciales qui, par leur retour périodique, menacent de plus en plus l'existence de la société bourgeoise. Chaque crise détruit régulièrement non seulement une masse de produits déjà créés, mais encore une grande partie des forces productives déjà existantes elles-mêmes. Une épidémie qui, à tout autre époque eût semblé une *absurdité*, s'abat sur la société — l'épidémie de la surproduction. La société se trouve subitement ramenée à un état de barbarie momentané ; on dirait qu'une famine, une guerre d'extermination lui ont coupé tous ses moyens de subsistance ; l'industrie et le commerce semblent anéantis. Et pourquoi ? Parce que la société a trop de civilisation, trop de moyens de subsistance, trop d'industrie, trop de commerce.

Les forces productives dont elle dispose ne favorisent plus le régime de la propriété bourgeoise ; au contraire, elles sont devenues trop puissantes pour celle-ci, qui alors leur fait obstacle ; et toutes les fois que les forces productives sociales triomphent de cet obstacle, elles précipitent dans le désordre la société bourgeoise tout entière et menacent l'existence de la propriété bourgeoise. *Le système bourgeois est devenu trop étroit pour contenir les richesses créées en son sein.*

Comment la bourgeoisie surmonte-t-elle ces crises ? D'un côté, en détruisant par la violence une masse de forces productives ; de l'autre en conquérant de nouveaux marchés et , en exploitant plus à fond les anciens. A quoi cela aboutit-il ? A préparer des crises plus générales et à diminuer les moyens de les prévenir. »

Les contradictions du mode capitaliste de production sont ici rapportées à deux types de déterminations :

— D'une part, contradiction entre forces productives devenues sociales et régime de propriété bourgeoise demeuré privé (contradiction qui s'expose pour partie encore de façon "descriptive").

— D'autre part, dans un registre plus théorique : prise en compte des « conditions [générales] de production et d'échange », telles qu'elles confèrent au régime marchand capitaliste une forme spécifique.

C'est le premier type de détermination (contradiction entre forces productives et rapports de production) qu'Engels mettra principalement en œuvre dans le chapitre « Notions théoriques » de son *Anti Dühring* (1876).

Marx pour sa part, dans son ouvrage théorique majeur, *le Capital*, établit en filiation avec les apports de Sismondi que le "noyau" (ou "matrice") qui rend compte des formes contradictoires de développement du procès de production et de circulation du capital, se trouve déjà contenu dans la forme élémentaire ou "forme marchandise" des produits du travail, et la finalité qu'elle suppose. C'est sur la base de ce sous-bassement théorique qu'on peut comprendre les déterminations de « l'anarchie sociale de la production » dans le capitalisme, et ses différentes manifestations.

A noter que la logique de cette "matrice" contradictoire, et la finalité qu'elle implique, avaient déjà

été entrevues par Aristote. Celui-ci avait mis en lumière le double caractère que recèle la forme marchandise des biens produits en vue de l'échange. Il posait que dans le mode marchand, deux finalités distinctes, deux « formes d'acquisition », pouvaient être poursuivies lorsque l'on produit des biens : acquisition de richesses en vue d'un but utile ; acquisition de la richesse en tant que telle (en argent), ce qui pour lui relevait de la *Chrématisitique*.

« Pour toutes les deux [formes d'acquisition], les biens servent au même usage, mais non dans le même but. »

« Chaque objet de propriété a deux usages qui tous deux appartiennent à cet objet, comme tel, mais non pas de la même manière : l'un est propre à l'objet, l'autre ne l'est pas ; une chaussure par exemple, peut être soit portée soit échangée [celui qui échange une chaussure avec un autre qui en a besoin, contre de la monnaie ou de la nourriture se sert de la chaussure en tant que chaussure, mais non selon son usage normal, puisqu'elle n'a pas été faite pour l'échange.] » (5)

Au regard de la finalité poursuivie, les arts qui visent principalement une fin utile

« n'ont pas de limite pour la production de leur fin, mais ne sont pas illimités quant aux moyens pour l'atteindre, puisque cette fin constitue pour tous une limite ».

Il n'en est pas de même de l'art chrématisitique (art des "affaires") qui vise l'acquisition de la richesse (argent, capital) pour elle-même, et par conséquent n'a pas de limite,

« car cette fin est justement la richesse, telle qu'elle a été définie, et l'acquisition d'argent ».

C'est sur la base de cette forme d'acquisition, illimitée au regard de son but en richesse argent (ou capital) que peut se déployer « l'anarchie sociale de la production ».

## NOTES

(1) Marx : « [Dans les sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste], l'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse sera par conséquent le point de départ de nos recherches ». *Le Capital*, La marchandise et la monnaie. Chapitre premier « La marchandise ».

(2) Les commentateurs ont parfois interprété la métaphore de la « main invisible » de façon restrictive. Pour Adam Smith, il ne s'agit pas tout à fait d'une harmonie pré-établie, plutôt du fait que les "lois" du marché, en relation avec le mouvement des intérêts individuels, conduiraient à un résultat inattendu : l'intérêt général.

(3) Contrairement à une idée reçue, la formulation « la lutte de classes est le moteur de l'histoire » ne se trouve pas dans le texte de la version française. La phrase qui figure dans le texte est : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes ». La lutte de classes dans l'histoire s'applique ici à toute *société*, non à tout groupement humain, plus spécialement au sein des formations archaïques qui ne "font" pas encore société.

(4) Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, en France, alors que le capitalisme apparaissait déjà comme mode de production et d'échange en gestation, Montchrestien, grand économiste de l'époque, avait déjà dénoncé le chaos qui pouvait affecter le régime marchand. Il écrivait, en s'adressant au Roi :

« Le plus royal exercice que peuvent prendre vos Majestés, c'est de ramener à l'ordre ce qui s'est détraqué, de régler et distinguer les arts [les industries, les productions] tombés en une monstrueuse confusion, de rétablir les négoes et commerces discontinués et troublés depuis longtemps. Si vous pouvez tirer ces trois points du Chaos où ils sont mélangés pêle-mêle et leur donner une forme convenable, vantez-vous alors d'avoir fait un grand œuvre. »

(5) Si l'on traduit la conception qu'Aristote se fait de *la forme* et des *finalités* de l'échange, en les rapportant à certains schémas du *Capital*, on aurait : — le simple troc, échange non marchand, schéma P-P (Produit utile contre Produit utile) sans la médiation de l'argent ; — avec l'institution de la monnaie, comme simple instrument de mesure des valeurs, et dans le cadre d'échanges limités, on aurait le schéma M-A-M (Marchandise — Argent — Marchandise). La finalité de la production se règle encore d'abord en vue du but utile, elle n'est pas subordonnée à l'art d'acquisition de la richesse en tant que tel (schéma A-M-A, et par suite, A-M-A').

## I — Sismondi (1819) « Les convulsions de la richesse » Critique du fondement de l'économie capitaliste.

[Ce texte reprend, si l'on excepte quelques détails, le contenu d'un exposé du Cours : Premiers théoriciens de l'économie capitaliste. Pour une meilleure appréciation de son contenu et de sa portée, l'étude du Capital (au moins le premier tome du Premier Livre) se révélerait utile. Dans un prochain Cours, un guide d'étude du Capital devrait être proposé.]

Sismondi (1) fut un des premiers à avoir théorisé le fondement contradictoire du mode de production capitaliste et ses effets destructeurs. Marx a plusieurs fois souligné la valeur théorique de cette première grande critique générale du régime capitaliste et de l'anarchie sociale qu'elle génère. On ne propose ici qu'un aperçu de la théorie de Sismondi, qui, pas plus que celle de Marx, ou d'autres grands théoriciens, ne peut se trouver résumée en quelques pages.

En 1803, l'année où Jean-Baptiste Say publie son *Traité d'économie politique*, Sismondi publie un premier ouvrage général consacré à l'économie : *La richesse commerciale*, qui traite en fait de la production des richesses dans le régime marchand capitaliste. Sismondi pouvait imaginer avoir "fait le tour" de la théorie économique. Il est alors en accord presque total avec la théorie d'Adam Smith telle qu'elle est exposée dans *La richesse des nations* (1776). Il ne remet pas en cause le postulat sur lequel se fonde la science économique libérale, le présupposé de la "main invisible", principe selon lequel les marchés produiraient un mécanisme d'autorégulation conduisant spontanément à l'harmonie sociale.

En 1816, une grande crise économique, pour partie moderne, affecte l'Angleterre, pays capitaliste alors le plus développé. Elle tend à s'étendre à d'autres pays d'Europe. Sismondi, relègue alors à l'arrière plan les travaux qu'il avait entrepris sur l'histoire, la littérature, et s'intéresse de nouveau à la théorie économique. Comme il l'indique, les « convulsions de la richesse » l'ont conduit à « revoir ses raisonnements ».

En 1819, Marx a un an, il publie ses *Nouveaux principes d'économie politique, ou De la richesse dans ses rapports avec la population* (2). De fait, il traite déjà du rapport entre les contradictions qui sont à l'œuvre dans la base économique de la société et celles qui se manifestent entre les classes sociales. Dans cet ouvrage, il met en doute l'existence d'une relation harmonieuse entre le mode de production marchand capitaliste et la visée d'un bien commun pour la société. Son ouvrage sera moins bien accueilli par le courant des libéraux que ne l'était le précédent. On tend à le placer hors des sentiers de la "science", son influence diminue pour ce qui touche à la science économique, sauf auprès des courants socialistes.

Marx s'est intéressé aux travaux de Sismondi comme à ceux des économistes de l'époque. Dans le *Manifeste communiste*, rédigé en 1847, pour partie avec Engels, il le présente comme chef de file d'un « socialisme petit-bourgeois », critiquant le régime bourgeois et prenant parti pour les ouvriers. Cette caractérisation petite-bourgeoise ne nous apprend pas grand-chose sur la théorie de Sismondi. La suite de la citation éclaire sans doute mieux sur le contenu de l'œuvre :

« Ce socialisme *analyse* avec beaucoup de sagacité les contradictions inhérentes au régime de la production moderne. Il mit à nu les hypocrites apologies des économistes. Il *démontra* d'une façon irréfutable les effets meurtriers du machinisme et de la division du travail, la concentration des capitaux et de la propriété foncière, la surproduction, les crises, la fatale décadence des petits bourgeois et des paysans, la misère du prolétariat, l'anarchie dans la production, la criante disproportion dans la distribution des richesses, la guerre d'extermination industrielle des nations entre elles etc. »

Tout cela n'est pas rien. D'autant que Marx parle *d'analyse* et de *démonstration*, non de simple protestation morale. La suite est moins élogieuse. Elle concerne l'approche « petite bourgeoise », le « socialisme petit bourgeois », qui viserait, selon Marx et/ou Engels, à « rétablir les anciens moyens de production et d'échange » ou les « faire entrer dans le cadre étroit de l'ancien régime de propriété ». Bien que certains aspects de l'œuvre de Sismondi puissent sembler aller dans ce sens, son propos essentiel n'est pas là. Il vise principalement à analyser les effets anarchiques des "lois" et "principes" qui régulent le mode de production capitaliste. Et, pas plus qu'Adam Smith, il n'est un théoricien de l'organisation sociale d'Ancien Régime.

Comme l'indiquera plus tard Rosa Luxembourg : « Lui [Sismondi], le critique social, témoigne de bien plus de compréhension pour les catégories de l'économie bourgeoise que les avocats passionnés de celle-ci » (du type de Jean-Baptiste Say). Elle poursuit, établissant un parallèle entre Marx et Sismondi :

« de même Marx devait faire preuve d'une clairvoyance beaucoup plus aiguë et jusque dans les détails, que tous les économistes bourgeois à l'égard de la *différence spécifique du mécanisme économique capitaliste*. »

En fait, lorsque Marx n'est pas dans le registre de la polémique contre des courants socialistes inconséquents, il situe, au plan théorique, Sismondi comme le « dernier représentant de l'économie politique classique » française (scientifique et non apologétique), établissant le parallèle entre un Sismondi pour la France et un Ricardo pour l'Angleterre. Dans une lettre, il présente Sismondi comme « une source pour la théorie de la marchandise ». Dans *le Capital*, si l'on excepte une note critique, Marx se réfère à Sismondi pour appuyer ou illustrer ses propres propos. Il envisageait dans ses textes sur les *Théories sur la plus-value*, de consacrer un chapitre spécial aux analyses de Sismondi, sur la concurrence et le crédit, chapitre plus ou moins critique, qu'il n'a jamais rédigé. Il lui consacre cependant un passage, une fois de plus plutôt élogieux :

« Sismondi a [la conviction] intime que la production capitaliste est en contradiction avec elle-même ; que par ses formes et ses conditions elle pousse au développement effréné de la force productive et de la richesse [...] ; que les contradictions entre valeur d'usage et valeur d'échange, marchandise et argent, achat et vente, production et consommation, capital et travail salarié, etc., ne font que s'accroître à mesure que la force productive se développe. Il [perçoit] notamment la contradiction fondamentale : d'une part le développement effréné de la force productive et l'accroissement de la richesse qui, formée de marchandises, doit être transformée en argent, d'autre part comme fondement, la limitation de la masse des producteurs aux subsistances nécessaires. C'est pourquoi les crises ne sont pas pour lui, comme pour Ricardo, de simples accidents, mais des explosions essentielles, des contradictions immanentes se produisant sur une grande échelle et à des périodes déterminées. »

Cependant, poursuit Marx, pour pallier à cet état de fait, Sismondi « hésite constamment : faut-il que l'Etat entrave les forces productives afin de les rendre adéquates aux conditions de production ? Ou faut-il que l'Etat entrave les conditions de production afin de les rendre adéquate aux forces productives. »

En réalité, Sismondi n'hésite pas vraiment. Il pose que le mode capitaliste de production ne pourrait éviter les grandes crises destructrices, que si l'on pouvait trouver (ou imposer) une certaine proportionnalité entre différents facteurs contradictoires. Mais il n'ignore pas que dans les conditions « de l'organisation actuelle », cela n'est pas vraiment possible. Il précise : « c'est précisément sur *cette* organisation sociale que porte notre objection. »

Marx, sans doute n'a pas connaissance de cette remarque lorsqu'il indique dans *Misère de la philosophie* :

« Tous ceux qui, comme Sismondi, veulent retourner à la juste proportion de la production, *tout en voulant* maintenir les bases actuelles de la société, sont réactionnaires. »

Si Sismondi porte objection au mode d'organisation capitaliste, et n'est donc pas réactionnaire à cet égard, il reconnaît qu'il ne parvient pas à concevoir une autre forme d'organisation sociale qui résoudrait toutes les contradictions. Il estime qu'il est déjà assez difficile d'analyser l'organisation actuelle (capitaliste) de la société, tâche que Marx achèvera de mener à bien, sans pouvoir (lui non plus) aborder pleinement la question de l'organisation nouvelle.

Sismondi : « Ce qui reste à faire est une question d'une difficulté infinie [...]. Nous voudrions pouvoir convaincre les économistes [...] que leur science suit désormais une fausse route. Mais nous n'avons pas assez de confiance en nous pour indiquer quelle serait la véritable [voie à suivre] ; c'est un des plus grands efforts que nous puissions obtenir de notre esprit que de concevoir l'organisation actuelle de la société », chercher comme il l'indique ailleurs « le vice fondamental de cette organisation ». « Quel serait l'homme assez fort pour concevoir une organisation qui n'existe pas encore, pour voir l'avenir comme nous avons déjà tant de mal à voir le présent. »

Dans une lettre, il va jusqu'à indiquer qu'il faut d'abord ne pas détourner du vrai débat, la recherche de la cause des désordres, et qu'il faut sans doute « achever de démolir avant de songer à reconstruire ».

## L'objet et la finalité de l'économie politique selon Sismondi

L'objet de l'économie politique ne se confond pas pour Sismondi avec la science des lois du capitalisme. Il se réfère à la définition classique de l'économie politique, valable pour différents modes de production : une science centrée sur la *facette économique* de l'organisation d'une Cité ou d'une Nation. C'est donc une sous-partie de la politique ou « science du gouvernement ». Dans cette science, il distingue deux branches, « la haute politique » et « l'économie politique », qui visent une même finalité : avantage commun, élévation de tous. La haute politique concerne la question des constitutions politiques qui permettent cette élévation générale (et non d'une seule classe d'hommes), le développement des besoins moraux des hommes (civilisation). Quant à l'économie politique, elle concerne l'administration de la richesse nationale, et la satisfaction des besoins physiques de l'homme par le développement de la richesse, et la capacité de pourvoir aux besoins du public.

Dans les nations civilisées, celles où le gouvernement a un rôle à jouer, l'objectif qui doit être visé est le bonheur des hommes réunis en société, ce qui implique, non pas des jouissances pleinement égales, mais une participation équitable de toutes les classes au bien être, à l'aisance. Selon lui, une nation n'est pas civilisée, mais asservie, si l'élévation des uns correspond à la dégradation des autres. Il établit que par ses contradictions *l'économie capitaliste, développe cette opposition*, notamment en raison de la *séparation entre les deux facteurs de la production* : la propriété des moyens de production aux riches, et le travail qui les met en œuvre, que fournissent les pauvres.

L'économie politique, ou administration de la richesse nationale, nécessite de bien connaître les lois de l'économie, c'est-à-dire de la science spécifique du développement de la richesse, les relations entre ses différents moments (production, circulation, reproduction, mais aussi travail, capital, monnaie, impôt, crédit, dette publique, etc.)

En fonction de cette conception, Sismondi analyse les diverses conceptions de l'économie qui se sont succédé depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, notamment ce qu'il nomme le système mercantile et celui des Physiocrates (qu'il nomme « système agricole ou des économistes »).

Dans le système mercantile, il distingue deux variantes : le système des ministres (type Colbert) et celui des marchands. Les deux sous-systèmes se sont construits en interdépendance, mais ils peuvent avoir eu des visées et des pratiques distinctes. D'un côté (celui des ministres), la finalité est le bien public de la nation, le rétablissement des finances, la recherche des vraies sources de la prospérité nationale, la mise en œuvre de grands travaux, la facilitation du développement de l'activité industrielle. De l'autre côté, le système a été inventé « par des marchands plus que par des citoyens » dont la finalité pouvait être le développement de fortunes particulières, indépendamment du bien de l'Etat. Mais comme les marchands détenaient une capacité de capital supérieure à celle des propriétaires fonciers et des manufacturiers, ils ont pu mettre en œuvre de grandes forces de production, ce qui a été bénéfique pour la nation. Le problème est qu'ils ont posé le commerce [l'échange marchand] comme étant la source essentielle de la richesse, et ont travaillé à ce que l'Etat joue un rôle de protection de leur richesse marchande, qu'ils assimilaient au profit de la nation (3). Sismondi signale ainsi la contradiction entre principes qui se trouve en germe dès les premiers développements du mode capitaliste de production. Il constate cependant que la conjugaison des deux principes (et finalités) a pu contribuer au cours de toute une période à un développement général de la richesse, sans que les effets désastreux de cette contradiction trouvent à se manifester à grande échelle.

Sismondi analyse aussi le système des Physiocrates. Il tend à approuver leur critique les aspects négatifs du système précédent, établissant que la richesse effective n'est pas équivalente à l'abondance monétaire. Toutefois le fondement de la critique du mercantilisme par les Physiocrates tient aussi au fait qu'ils s'insurgent contre l'interventionnisme et le protectionnisme de l'Etat, et contre ses réglementations, réclamant le libre jeu des intérêts personnels, comme supposé meilleur guide pour assurer le bien de tous. Ce que Sismondi réprovoque. Il se trouve davantage en accord avec la théorie d'Adam Smith, qui selon lui, dépasse les deux systèmes précédents, bien qu'ayant pour défaut de poser lui aussi que le libre exercice des intérêts individuels aboutit spontanément au bien commun.

Les jugements que Sismondi porte sur les différentes écoles sont centrés sur la contradiction qui se développe entre finalité de l'économie politique, le développement de la richesse commune, et, la

*forme marchande de développement de cette richesse, centrée sur les intérêts particuliers, telle qu'elle accroît la richesse des riches, sur la base du dépouillement des pauvres, source ultime de cette richesse.*

\*\*\*

### **La richesse de la société de production marchande et le cycle de sa circulation**

On va se centrer sur la critique que Sismondi fait de la Loi des débouchés de Jean-Baptiste Say. Cette critique repose sur une analyse de l'ensemble du procès de circulation de la richesse (4), ainsi que son fondement dans la production et le travail productif.

Selon Michel Lutfalla, la conception sismondienne du mouvement circulaire de la richesse est un maillon [théorique] fondamental entre le Tableau de Quesnay et les schémas marxistes de la reproduction. Sismondi indique :

« La richesse nationale dans sa progression suit un mouvement circulaire, chaque effet devient cause à son tour, chaque pas est réglé sur celui qui le précède et le dernier ramène le premier dans le même ordre. »

Dans sa critique de la Loi des débouchés de Say, qui pose l'impossibilité des crises générales de surproduction, Sismondi prend appui sur son schéma de la circulation de la richesse dans la société capitaliste. Mais il cherche à démontrer que les erreurs de Say sont à mettre en relation avec sa conception erronée de la valeur. On va donc partir de l'analyse de Sismondi sur cette question.

#### *Forme prise par le travail productif dans la production marchande Valeur, Plus-value, Opposition Capital / travail*

Pour Say, la valeur des marchandises dépend de l'utilité, ou du désir d'utilité chez les consommateurs, et non d'une quantité déterminée de travail (intégrée dans les produits-marchandises). Sismondi pour sa part met en évidence le double caractère du travail dans la production en vue de l'échange marchand. Le travail produit à la fois des choses utiles et des valeurs d'échange. Si la production de choses utiles par le travail ne présente aucun mystère, l'utilité ne peut permettre d'apprécier la valeur d'échange sociale entre les choses utiles. En devenant sociale, la valeur devient pour chaque individu abstraite :

« La valeur s'est détachée de l'objet consommé et semble une quantité métaphysique que l'un dépense et l'autre échange ».

Pour faire comprendre ce mystère, il va, dans un premier temps, s'intéresser au travail en se centrant sur son seul rôle de producteur de choses utiles (indépendamment de la forme que prend le travail dans la production et l'échange marchands).

— Pour saisir ce que la forme marchande modifie par rapport à la production des richesses en général, Sismondi use dans ce but, d'une fiction théorique, celle de l'homme isolé, une robinsonnade dirait Marx. Mais cette robinsonnade n'a pas ici pour but de faire croire que le régime capitaliste n'est qu'un développement de l'univers de Robinson Crusoë. Sismondi au contraire use de ce contre-exemple pour essayer d'expliquer pourquoi le libre déploiement de la production marchande capitaliste, tend à se développer de façon désordonnée, anarchique.

La fiction théorique de l'homme isolé rend plus clair le problème. En effet, la succession des échanges dans le régime capitaliste, en déplaçant sans cesse la richesse, en changeant sans cesse la forme, ont fait d'un objet positif (la richesse en général) « un objet métaphysique ».

Sismondi veut montrer que si des richesses utiles peuvent exister sans échange, elles ne peuvent pour la plupart exister sans la mise en œuvre d'un travail humain.

— Pour l'homme isolé, le but de son travail est toujours présent à son esprit, il veut satisfaire ses besoins. Il existe ainsi un lien visible direct (sans détour) entre ses besoins et le travail fait pour les satisfaire. La richesse se présente dans sa réalité matérielle utile, sans signe d'échange (argent). De la sorte, il n'y a pas d'écart entre le but que l'on fixe à la production et sa consommation, qu'il s'agisse d'une consommation immédiate, ou que l'on en réserve une partie, pour une consommation ultérieure, pour pouvoir reproduire les conditions de la production, dépasser les besoins immédiats de subsistance.

Le travail, base de la production de la richesse, est immédiatement destiné à une consommation ou à servir à une nouvelle production.



— Sismondi envisage ensuite la formation de la richesse de la société quand on entre dans un cycle de production et d'échange social de forme marchande.

« Dès que les hommes ne suppléent plus chacun à leurs propres besoins et font dépendre leur consommation des échanges et du commerce, ils doivent s'attacher à la valeur échangeable, à la quantité de travail ».

Pour le producteur, le but de la production se perd. Le travailleur ne peut plus suivre son travail jusqu'au bout, jusqu'au moment où ses fruits seront consommés. Il lui est plus difficile que l'homme isolé, de juger du besoin auquel le fruit du travail doit pourvoir. On laisse à la société le soin de trouver l'emploi de la marchandise produite. Le but de la production change. La production ne peut plus se faire directement en vue de besoins utiles, qu'on ne peut connaître directement, mais en vue de la valeur échangeable qu'on peut en tirer.

— Au début, l'échange est occasionnel et se borne à une forme de troc entre biens utiles, sans entrer dans le système d'ensemble du marché. Lorsque il y a, pour un individu, production surabondante d'un objet utile (par rapport à ses besoins), un échange peut être produit, *sur la base de la peine et du temps qu'a coûté la production de l'objet*, comparé pour l'échangeur à la peine et au temps qu'il aurait consacré pour le produire. Cet échange [de temps de travail équivalents] n'altère pas la nature des richesses, ce sont toujours des choses créées par le travail. Le lien entre production et sa destination, une consommation, n'est pas modifié, même s'il y a une suite d'échanges.

— L'introduction générale du commerce, de même que l'entrée du travail dans le cycle de l'échange marchand, ne modifient pas la source essentielle de la richesse : le travail, mais elles altèrent son mode de progression. D'une part la finalité donnée à l'économie est modifiée. *On produit non directement pour l'utilité, mais pour l'échange marchand*. D'autre part, les pouvoirs productifs du travail vont être développés à une échelle très large, la division du travail, puis le machinisme, augmentent la productivité du travail et donc la *nécessité d'échanger sur le marché des quantités plus importantes*. Le problème se pose alors du rapport entre développement de la production des marchandises, et développement des revenus disponibles pour de la consommation (c'est-à-dire possibilité pour le capital de *réaliser* les valeurs produites par le travail).

Le problème n'est pas aussi simple que dans l'équation de Say : les Produits s'échangent contre des Produits

— En effet, au cours de ce processus, *l'échange s'est étendu au travail* et des difficultés vont en résulter. L'entrée du travail dans l'échange devient la base de l'organisation sociale [capitaliste]. La richesse repose sur la séparation de toute espèce de propriété d'avec toute espèce de travail, ce qui conduit au développement d'une opposition entre la classe des « propriétaires du travail accumulé » et la « classe d'hommes qui n'ont que leur force vitale » et offrent leur « puissance de travail » aux propriétaires, contre des offres de subsistances (salaire) (5).

La richesse (en tant que capital) acquiert la propriété de se reproduire par le *travail d'autrui*. Le travail est employé par le capital pour qu'il donne un produit de plus grande valeur que ce qui est rétrocédé au travailleur.

« Par son travail journalier, l'ouvrier produit plus que sa dépense journalière », et c'est « le propriétaire de terres ou le capitaliste [qui] prélève la part la plus importante des fruits de son travail », ce qui se réalise dans un « surplus de produits », ou de valeur, une « *mieux-value* ».

Le capital profite seul des pouvoirs productifs du travail, de sa « puissance multipliante ».

En fonction de cette répartition des fruits du travail, la question se pose des revenus disponibles des différentes classes pour absorber les différentes catégories de marchandises.

\*\*\*

### **Rapports entre production, revenus, consommation des marchandises**

La consommation dans le capitalisme n'est pas pour Sismondi une « puissance sans bornes ».

Pour que tout fonctionne de façon ordonnée et permette à l'ensemble du cycle (production, [circulation] distribution, consommation) de reproduire les conditions de la production, il faudrait que la consommation puisse absorber l'ensemble de la production. [Sismondi, comme ses grands prédécesseurs prend pour référence le cycle annuel pour une nation].

« Le revenu national doit régler la dépense nationale, celle-ci doit absorber dans le fonds de consommation la totalité de la production, la consommation absolue détermine une reproduction égale ou supérieure, et de la reproduction naît un nouveau revenu. »

Ce mécanisme se règle dans la société marchande par le commerce, et selon Sismondi, *le commerce, l'échange marchand, rend plus difficile à maîtriser le rapport entre production et consommation*, la capacité de vendre ou réaliser la valeur des marchandises produites. Il précise que le marché extérieur ne permet pas de mieux maîtriser ce rapport. Du point de vue théorique : le raisonnement se retrouverait le même si l'on considérait le genre humain formant « un seul marché ».

Sur la question de l'ajustement entre production et consommation dans l'ensemble d'une nation, il distingue deux problèmes, l'un est mineur, l'autre majeur.

— Le problème mineur, on l'a vu, a trait à la difficulté, au moment où l'on produit, de connaître la demande finale globale et celle des différentes sortes de marchandises. Ce problème toutefois peut sembler pouvoir se résoudre par des “études de marché”, et en substituant une production à une autre, comme l'indique J. B Say. Sismondi réplique qu'on fait ainsi

« abstraction du temps et de l'espace, comme le faisaient les métaphysiciens allemands, [...] en faisant abstraction de tous les obstacles qui peuvent arrêter cette consommation ».

— Ce qui est vrai pour le problème mineur est vrai aussi pour le problème majeur, qui touche à la possibilité pour les différentes classes de consommateurs de toujours pouvoir acheter la totalité de la production. En effet, le niveau auquel se reproduisent globalement les richesses, indique Sismondi, dépend aussi de la façon dont elles se distribuent entre les classes. La capacité solvable de consommer n'est pas la même selon les classes d'hommes. La production doit trouver son débouché et sa mesure dans les revenus que les différentes classes peuvent consacrer à la consommation, les différents revenus étant déterminés par la place que ces classes occupent au regard de la production [mais aussi en raison de la variation des conjonctures économiques].

La distribution des parts de la richesse produite par le travail donne l'essentiel au capital, et le minimum de subsistance au travail. Il peut y avoir des hiatus entre les marchandises produites et les capacités de consommation.

— Pour que le cycle se reproduise sans à-coups, par une reproduction égale ou supérieure, il faudrait que la production de tous puisse être [en toutes circonstances] consommée par tous. Cela n'est pas théoriquement impossible, mais se heurte au mode concret (anarchique) du développement de la production capitaliste.

\*\*\*

#### *La capacité de consommer et sa relation avec les différents types de revenus*

Sismondi considère la place faite aux différentes classes, au regard des revenus dont elles peuvent disposer pour consommer. L'opposition sociale entre classes a des incidences sur les différentes catégories de revenus, et donc sur la capacité des différentes classes de consommer les marchandises produites.

La distinction entre le travail et le capital étant devenue la base du développement de la richesse, l'opposition, on l'a vu, se développe entre ceux qui travaillent et produisent, et ceux qui les font travailler. Les travailleurs sont soumis au capital et dépendent de lui pour leur revenu (salaire) qu'ils cherchent à échanger contre leur « puissance de travail ». Quand ils parviennent à trouver à vendre cette puissance ou force de travail, leur revenu ne représente pas la valeur de ce qu'ils ont produit, elle n'est que l'équivalent de ce qui est nécessaire à assurer l'entretien de leur vie et de leur puissance de travailler.

Sismondi distingue sur cette base trois catégories de revenus.

+ *Le revenu de la terre* (ici rente foncière) (6). Ce revenu peut être consommé (pour acheter des marchandises), sans qu'il soit nécessaire d'en conserver une partie pour la reproduction des conditions de production.

+ *Le revenu du capital* représente la valeur dont la production achevée surpasse les avances faites : salaires, matières premières, amortissement du capital fixe. Ce que Sismondi peut nommer profit. Le profit retiré peut être divisé en deux parties : une partie doit retourner pour la reproduction de la production (égale ou supérieure), une partie peut être dépensée pour consommer, mais sans détourner la partie du capital nécessaire à la reproduction (et donc à salarier un nouveau travail). Si le riche (le capital) consacrait tout le profit à sa consommation, la production ne pourrait être continuée, et pour

les ouvriers, il n'y aurait plus de revenu (de salaire) puisque le capital ne ferait plus agir leur puissance de travail dans une nouvelle production.

Il faut qu'une partie du profit tiré du travail ne soit pas consommée, pour pouvoir être échangée contre une richesse future que le travail pourra produire.

+ *Le revenu de l'ouvrier* est le salaire, qui ne représente pas la quantité totale du produit de son travail, mais seulement ce qui est nécessaire à la reproduction de la « *puissance de travail* ». Il est entièrement consommé pour reproduire la vie et la puissance de travail.

En outre, obtenir un revenu pour les ouvriers n'est qu'une potentialité. Pour que leur puissance de travail produise un revenu, un salaire, elle doit trouver à se “réaliser” (c'est-à-dire être “achetée” pour faire fructifier le capital). En période de crise, de chômage, cette catégorie de revenu peut donc faire défaut pour la consommation des marchandises (et la réalisation de la valeur — dont la plus value — qui y est incorporée).

\*\*\*

### *Les différents secteurs de la production*

L'équilibre entre la production et la consommation ne se réalise pas magiquement, comme dans le modèle de Say. Certes, les trois catégories de revenus “marchent” à la consommation en vue de satisfaire des besoins, mais une part inégale peut y être consacrée selon que l'on est riche ou pauvre, les hommes étant contraints de proportionner leur consommation à leur revenu. Ce ne sont pas les mêmes hommes qui travaillent et ceux qui peuvent développer toutes leurs jouissances en consommant les richesses. Les besoins solvables de ceux qui travaillent sont limités de sorte qu'il peut manquer des acheteurs pour les différentes catégories de marchandises produites.

Les différentes catégories de revenus ne servent pas en effet à consommer (acheter) les mêmes marchandises. Plusieurs secteurs de production de marchandises correspondent à la consommation de différentes classes. Sismondi évoque explicitement deux grandes catégories : les marchandises nécessaires à l'entretien de la vie, les marchandises de luxe, ces deux catégories sont consommées de façon improductive (ne retournent pas à la production).

Une autre catégorie est présente dans l'analyse de Sismondi, le secteur des marchandises destiné à une *consommation reproductive*, pour la reproduction des conditions de production (égale ou supérieure) : capital fixe et son amortissement (bâtiments machines), mais aussi matières premières, mais ce secteur n'est pas intégré de façon explicite dans une relation avec son analyse du rapport production/consommation en fonction des différentes catégories de revenus.]

— Le revenu tiré des salaires est consacré tout entier à la consommation des *marchandises nécessaires à la reproduction de la puissance de travail*. Compte tenu de la limitation de cette catégorie de revenu, ce secteur de production n'est pas extensible à l'infini. De plus, dès qu'il y a chômage, la masse globale de ce revenu diminue.

— Le *secteur des produits de luxe*, destiné aux riches, ne connaît pas la même limitation, il a une certaine élasticité (à proportion du pourcentage de “riches” dans la société).

Toutefois, on l'a dit, si le revenu tiré du profit du capital est tout entier consacré à la consommation, il ne reste plus rien pour maintenir les conditions d'une reproduction simple ou élargie de la production. Et donc plus rien pour employer à nouveau la puissance de travail.

Inversement si la production des marchandises de luxe n'est pas suffisamment achetée, la valeur contenue dans ces marchandises ne se réalise pas, et le capital qui s'est investi dans ce secteur ne peut reproduire les conditions de la production.

Pour résumer le dilemme : si le capitaliste entame ses capitaux pour trop consommer, il détruit ses moyens de reproduction, mais aussi sa consommation future. Mais s'il ne trouve pas sur le marché de consommateurs pour ses produits, la reproduction est aussi arrêtée.

\*\*\*

### **Les crises de surproduction**

Il ne suffit pas, on le voit, d'un coup de baguette magique pour que les différentes productions s'ajustent aux différentes consommations. Les fonds des différents revenus n'évoluent pas au même rythme, en relation avec les différents secteurs et branches (sans compter les variations conjoncturelles liées au mouvement des capitaux). Chacun des différents rapports entre production et consommation, capital et travail, revenus disponibles et marchandises, peut être troublé, isolément ou globalement. Ce

qui ouvre la voie à la possibilité de crises de surproduction, segmentaires (7) ou générales. Il n'y a plus d'acheteurs, le marché est engorgé, le capital chôme, les ouvriers doivent chômer aussi.

Alors, « la nation se ruine au sein de l'abondance ».

Cette possibilité se réalise dans les conditions de la production capitaliste, en relation avec le développement contradictoire de divers facteurs. D'abord, on l'a vu, sur la base de la contradiction dans la répartition des fruits du travail. Mais aussi, pourrait-on dire, en raison de la finalité poursuivie par ce mode de production, qui ne vise pas directement la satisfaction des besoins humains. La finalité que Sismondi assigne à l'économie politique n'est pas celle que poursuit la production capitaliste, subordonnée aux besoins d'extension du capital, sa fructification par le travail. Comme l'indique encore Sismondi, les crises de surproduction ne seraient évitables que si « la consommation d'une nation » était *proportionnée* au développement de « la prospérité d'une nation », ou si la consommation du monde était proportionnée au développement de la prospérité universelle.

Mais si le capital, les capitalistes, veulent produire, c'est pour réaliser plus de profit tiré de l'usage du travail.

En prenant en compte cette finalité du régime capitaliste de production, Sismondi pose aussi la question de la concurrence.

Comme, dans ce régime « chacun n'observe que son intérêt particulier, la production est poussée dans toutes les branches [l'intérêt] de chacun lui paraît être de produire toujours davantage et en donnant le moins possible au salaire ». Chaque capital entre en concurrence avec d'autres capitaux. Cette concurrence suscite un « zèle aveugle », et, pour gagner contre les concurrents, chacun se trouve dans la nécessité de se mettre au niveau des « combinaisons productives les plus récentes » (perfectionnement des machines, progrès technique), afin de produire à moindre coût. *L'échelle de la production se développe de façon démesurée* par rapport aux possibilités de la consommation.

Chaque producteur, n'a aucun autre moyen d'étendre ses débouchés que dans la lutte contre ses concurrents. Il leur dispute une quantité donnée de revenu, c'est-à-dire de part de marché, ou consommation (solvable), nécessaire au renouvellement de son capital. Plus il réussit à en garder, moins il en reste pour les autres. Ces processus conduisent à *l'éviction de concurrents et d'une partie de la classe travailleuse*. Comme celle-ci ne parvient plus à « réaliser » sa puissance de travail, c'est-à-dire la vendre, elle est rejetée hors du travail, ce qui entraîne sa paupérisation, et en conséquence la baisse des revenus disponibles pour la consommation des marchandises produites. Le marché se resserre, la « crise d'engorgement » s'aggrave. On entre dans une spirale, où à un excès succède la perte de travail.

Le phénomène du *crédit*, aussi bien à la consommation, que pour la production, dans la mesure où il n'est pas gagé sur des revenus ou profits futurs, aggrave le phénomène, en retardant son apparition, tout en décuplant sa force explosive.

La recherche de débouchés sur le marché mondial ne résout pas le problème. Ce marché est lui aussi borné, en proie à la même lutte, qui *prend alors un caractère universel*. Chaque producteur marchand a en vue l'univers qu'il ne peut connaître et cet univers se resserre toujours plus devant lui.

\*\*\*

### **Réunion de la propriété des moyens de travail et du travail. Possibilité d'un développement proportionnel de la production (principe de planification)**

Sismondi ne pense pas que le progrès de la production (et même du machinisme) aillent nécessairement dans le sens de « la ruine au sein de l'abondance ». Mais, il constate que compte tenu du mode d'organisation capitaliste, il ne peut en être qu'ainsi. Toutefois, il n'exclut pas que le cercle de la production puisse s'étendre en spirale, à condition que des proportions soient respectées entre les différentes productions et consommations (improductives et reproductives), qu'il y ait une croissance régulière et proportionnée.

« La richesse nationale continue de s'accroître, et l'Etat à prospérer, si une consommation prompte et entière détermine toujours une reproduction supérieure, et si les autres parties de la richesse qui sont en rapport les unes avec les autres, suivent de mouvement d'un pas égal, et continuent de s'accroître d'une manière graduelle : mais dès que la proportion entre elles est rompue, l'Etat dépérit. »

« Ainsi, dans l'économie politique, tout s'enchaîne, et l'on tourne constamment dans un cercle, parce que l'effet devient cause à son tour. Cependant tout y est progressif, pourvu que chaque mouvement y soit

proportionné avec les autres ; mais tout s'arrête, tout rétrograde dès qu'un seul des mouvements qui devaient se combiner est désordonné. »

Il semble à Sismondi que la production anarchique, désordonnée, ne peut permettre de maintenir ce mouvement proportionné. Il faudrait, indique-t-il, une organisation nationale « où le travail soit toujours employé » :

« Le bonheur national tient à la demande de travail, mais une demande régulière et perpétuelle. »

Sismondi suggère qu'il faudrait pour cela réunir ce qui a été séparé : la propriété des moyens de travail et ceux qui les mettent en œuvre, les travailleurs. Mais il se déclare incapable d'imaginer une forme de propriété, tournée vers l'avenir et non vers le passé, qui permettrait une telle réunion.

Dans l'immédiat, sans viser une transformation d'ensemble du régime capitaliste, Sismondi incite à ne plus compter sur « les illusions du marché extérieur » et plutôt de « proportionner les productions de son peuple avec les besoins de son peuple », ce qui limiterait l'anarchie.

H.D.

## NOTES

(1) Sismondi connaît les différentes théories et écoles en matière d'économie politique. Il s'appuie aussi sur des études personnelles sur la production agricole, industrielle, sur les pratiques de commerce, ayant lui-même pratiqué et analysé ces diverses activités, étant tour à tour employé dans une chambre de commerce, gérant d'une propriété agricole en Toscane, imprimeur à Lyon. Il sera par la suite professeur de philosophie.

(2) Simonde de Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique, ou, de la Richesse dans ses rapports avec la population*, Delaunay, Paris, 1819. Voir aussi Michel Lutfalla, « Sismondi – Critique de la loi des débouchés », *Revue économique*, vol. 18, n° 4, 1967 et Rosa Luxembourg, « La théorie de la reproduction d'après Sismondi », in *L'accumulation du Capital*, (1913), tome I, réédition, François Maspero, 1967.

(3) Sismondi revient sur l'importance accordée par le système mercantile aux métaux précieux et pose, que, face à l'alternative, mines ou commerce, la France du commerce a permis de tirer de la richesse du processus de production. Vendre plus et des produits manufacturés à valeur ajoutée, permettait une balance de compte positive, qui pouvait être soldée en argent. La politique, en favorisant le commerce d'exportation et l'enrégimentement de l'industrie nationale, encourageant des manufactures, protégeant les matières premières, a permis le développement de la richesse, dont l'argent était le signe.

(4) On ne prend pas en compte dans cet exposé la partie importante que Sismondi consacre à la richesse agricole dans le cycle général production, distribution, reproduction.

(5) S'agissant de l'opposition entre classes, et de ses effets sur l'organisation sociale d'ensemble, Sismondi précise qu'elle n'est pas « un effet de la nature », ou de lois naturelles, mais « de l'organisation que nous avons donnée à la société humaine ».

(6) Indépendamment du travail et des moyens de travail qui y sont investis

(7) Pour les crises segmentaires, si l'on imagine pouvoir substituer la production de l'une par la production d'une autre, il faut bien voir que si la production de la première est multipliée par 4, tandis que la demande de cette production n'est multipliée que par 2, la branche qui s'y substitue doit avoir une production qui se multiplie par 2 et sa possibilité de consommation par 4. De plus le problème d'adaptation du capital fixe comme des qualifications du travail ne peuvent se réaliser de façon immédiate.

## **II — François Vidal (1846)**

### **L'anarchie du mode de production capitaliste et les moyens d'y mettre fin**

François Vidal, fait partie d'un ensemble de socialistes français non utopiques du premier XIXe siècle. Il a participé à la révolution de 1848, membre, avec Louis Blanc, Pecqueur et Albert de la Commission du Luxembourg, dont il assurait le secrétariat. Deux ans auparavant Il avait développé dans *De la répartition des richesses* (1846), un projet de réorganisation de l'économie capable de mettre fin à l'anarchie du mode de production capitaliste. Dans un nouvel ouvrage, publié en 1848, *Le droit au travail. Projets, voies et moyens de réformes sociales*, il établira que le droit au travail implique « la transformation économique de la société ». (1)

« L'organisation du travail ne se réduit donc pas à un enrôlement temporaire d'ouvriers affamés, auxquels on donne, par prudence, une subvention de charité. Elle ne se réduit pas davantage à une diminution de la durée du travail, à une fixation quelconque du prix des salaires, à une réglementation du désordre. » « Le droit au travail, qu'on ne sache ou qu'on l'ignore, implique nécessairement l'organisation [sociale] du travail ; et l'organisation du travail implique la transformation économique de la société. Le principe est posé, les conséquences sont inévitables. »

On va s'intéresser dans un premier temps à l'ouvrage *De la répartition des richesses*.

#### **Une société fondée que le choc des intérêts privés engendre la division et le désordre**

Dans la lignée de Sismondi auquel il se réfère, François Vidal perçoit les multiples contradictions que recèle le mode de production capitaliste, sans toutefois produire comme son prédécesseur une théorie achevée de l'ensemble du cycle du mode de production capitaliste, à partir d'une analyse de la "forme marchande" des produits du travail et une théorie de la valeur. Il perçoit cependant que la production dans le capitalisme se réalise en fonction de finalités contradictoires : la production des choses utiles ne se règle pas en fonction des besoins sociaux, de l'intérêt commun de la société, mais en fonction de la recherche du gain, du profit, et donc par le choc des intérêts privés en concurrence. Le choc des intérêts s'approfondit et fait ressembler la société à un bateau « sans gouvernail ni volonté ». Le tableau dressé il y a plus d'un siècle et demi de cette lutte de tous contre tous par François Vidal n'a rien perdu de son actualité.

« Mais dans l'ordre des intérêts économiques [...] on trouve la diversité la plus effrayante. Autant de divisions et de subdivisions d'intérêts, que de divisions et subdivisions territoriales, que de divisions et subdivisions d'industries, de professions, de métiers [...] et ces intérêts, se rencontrant chaque jour et partout en présence, se heurtent à tous les instants, sont perpétuellement en guerre. N'est-il pas vrai qu'il y a divergences d'intérêts de province à province, lutte du Midi contre le Nord lutte du Nord contre le Midi ; lutte de département à département, de département à arrondissement, d'arrondissement à arrondissement, de commune à commune ? »

« N'est-il pas vrai qu'il y a aujourd'hui divergence d'intérêts et hostilité flagrante entre le commerce et l'agriculture, entre l'agriculture et l'industrie ; antagonisme des commerçants comme des industriels entre eux ; et dans l'agriculture, guerre des producteurs de bestiaux et de céréales, d'un côté, et des producteurs de vin de l'autre ? Lutte entre les diverses industries qui se disputent les faveurs et les protections aux dépens du public ? Ici ce sont les propriétaires de forêts et les maîtres de forges qui réclament des privilèges aux dépens des consommateurs. Mais bientôt les uns et les autres qui s'étaient ligués dans leur intérêt commun, se subdivisent au nom de leurs intérêts particuliers ; les uns veulent acheter du bois à bon marché, les autres veulent le vendre cher ; les uns demandent, les autres repoussent l'introduction de houilles étrangères. »

« N'est-il pas vrai qu'il y a lutte de commerçant à commerçant, de manufacturier à manufacturier, de boutique à boutique ? Lutte d'ouvrier à maître, lutte des maîtres comme des ouvriers entre eux, lutte de producteur à consommateur, de producteur à producteur, lutte du capital contre le travail, des capitalistes entre eux, des travailleurs les uns contre les autres ? Enfin, lutte de tous contre chacun, de chacun contre tous, mêlée générale, incohérence universelle ? »

« Suivez les discussions des Chambres, des conseils généraux, des conseils d'arrondissement, des conseils municipaux. Partout vous verrez des intérêts aux prises, et la lutte la plus vive ! »

Il résulte de ce choc continu des intérêts privés, opposant les individus, mais aussi les branches de la production, les régions, et au-delà les nations, les classes sociales (et en leur sein même), qu'il

devient impossible de viser l'intérêt général pour l'ensemble de la société. On ne peut pas davantage satisfaire les intérêts de tous, du fait que les intérêts, « *nécessairement opposés entre eux [...] ne peuvent être tous satisfaits à la fois.* »

### **Le régime du *laissez faire*, la libre concurrence, conduisent à l'anarchie et à l'anéantissement de toute liberté**

Dans le régime de la libre concurrence entre intérêts privés, les entrepreneurs, même les moins âpres au gain, ne peuvent survivre [et avec eux les salariés] qu'en remportant des marchés contre leurs concurrents, faute de quoi ils courent à la faillite. Les entrepreneurs et exploitants de branches productives sont en lutte féroce entre eux et avec les grands distributeurs. Les ouvriers et autres salariés sont contraints de subir une aggravation de leur conditions d'emploi dans l'espoir de voir subsister leur entreprise. Quant aux travailleurs en chômage, ce sont les plus notables victimes de l'anarchie sociale de la production qui résulte de cette liberté des intérêts privés en lutte.

De la sorte, la primauté des intérêts privés, leur libre déploiement, le *laissez-faire* dans l'économie, ne conduisent pas à la liberté mais à l'asservissement.

« Les économistes libéraux [...] ont posé l'intérêt particulier comme le régulateur suprême en toute chose, comme principe de justice, au milieu de la lutte acharnée de tous les intérêts ; ils ont fait de la force, de la ruse, du hasard et de la mauvaise foi, les arbitres souverains du monde économique ; ils ont transformé l'industrie en champ clos, ils ont poussé dans la lice tous les combattants, et, pour toute morale, ils ont proclamé cette maxime des sauvages : “Malheur aux vaincus !” »

« Mais ne voyez-vous pas que ces combattants ont des forces et des armes inégales : que les plus faibles ne peuvent se défendre et vont être écrasés ? – Qu'importe ? liberté, libertas ! laissez-les faire, ne les séparez pas [...] la justice doit triompher par elle-même ! »

Un demi-siècle après la Révolution française, François Vidal reconnaît qu'un gigantesque développement de richesses a été favorisé par le capitalisme, grâce à la suppression des entraves que l'Ancien Régime mettait au développement de la production et des échanges. Cette “libération” toutefois n'a pas créé les conditions d'une organisation sociale d'ensemble de la production en fonction des besoins sociaux, ni une juste répartition des richesses produites. Au nom de la liberté des échanges, le principe de la force a triomphé au détriment des plus faibles, et avec lui le désordre qui affecte toute la société.

« Et [les économistes libéraux] n'ont pas compris qu'ils arrivaient ainsi, au nom d'une fausse liberté, mais par l'antagonisme, par la guerre civile, par le désordre et par l'anarchie, à l'anéantissement de la liberté même, à la tyrannie des forts, à l'écrasement et à l'asservissement des faibles, à la domination d'une nouvelle féodalité et que désormais il ne pourrait plus y avoir entre les hommes d'autres rapports que les relations d'ennemi à ennemi, de vainqueur à vaincu, de maître à esclave ! »

« Ils avaient vu des organisations vicieuses, et ils ont dit : toute organisation est un fléau, une calamité. Au nom de la liberté, il faut laisser faire ; les choses s'organiseront d'elles-mêmes, les intérêts individuels se balanceront, s'harmoniseront, et tout ira pour le mieux. »

Dans le cadre de cette “désorganisation sociale” de la production, une contradiction entre travailleurs et propriétaires des moyens de production ne peut que se développer. François Vidal estime en effet que la “libre” lutte pour les salaires entre les travailleurs et les propriétaires des moyens sociaux de production, ne peut donner les conditions d'une répartition des richesses selon un principe de justice. Les producteurs de richesses seront toujours moins forts que les détenteurs de capitaux, contraints par là même à se soumettre aux conditions qui leur sont imposées, sous peine de se trouver réduits à l'inaction, au chômage.

« Nous ne serons pas pour le salariat, pour le libre débat des salaires, parce que nous ne croyons pas à la liberté de l'affamé, vis-à-vis du détenteur de subsistances ; parce que nous ne croyons point à la liberté prétendue des salariés, laquelle se réduit en définitive à la liberté de ne pas travailler, c'est-à-dire à la liberté de ne pas mourir de faim ! »

### **Une économie qui n'a pas pour finalité les besoins sociaux est “anarchique”**

Selon Vidal, la science des économistes est une fausse science. Elle se borne à préconiser le libre jeu de prétendues lois immuables de l'économie, les livrer à elles-mêmes, sans prendre en compte les finalités sociales de l'économie et les principes d'organisation qui en découlent. Il en résulte des effets

désastreux dont les crises constituent les symptômes les plus visibles. De telles “lois” condamnent aussi les hommes à ne même plus pouvoir « vivre de leur travail », les privant de leur dignité, des conditions d’une vie proprement humaine (4).

Les “lois” de la science des économistes, se résument ainsi à ce que Vidal nomme « *les lois générales du désordre et de l’anarchie* ». Leur science se résume à la devise : *il faut laisser faire* les mécanismes involontaires [ce que l’on nommerait aujourd’hui “le marché”]. Ainsi conçue, cette “science” n’a nul moyen d’orienter le cours de l’économie, d’établir un « *équilibre général* », « *proportionner les moyens au but* ». La concurrence rend tout équilibre impossible entre production et consommation, elle décuple l’anarchie générale.

La “science” des économistes ne fait qu’ériger les intérêts individuels (privés), et la concurrence qu’ils engendrent, comme « régulateur suprême de toutes choses ». Or ce libre mouvement des intérêts n’est que la « *lutte acharnée de tous les intérêts* », la « *concurrence impitoyable* », qui conduisent au « *désordre absolu* », détruisant les fondements de la société, en tant que forme d’association entre les hommes.

« [...] Dans chacun de nos semblables, au lieu de voir un membre de la société, un associé, nous ne voyons plus qu’un concurrent ou un ennemi, un consommateur auquel il faut vendre le plus cher possible, un producteur auquel il ne faut acheter qu’au rabais, et dans tous les cas un adversaire auquel il faut absolument dicter la loi pour ne pas être forcé de la subir, [toute la vie] n’est autre chose qu’un débat continu d’intérêts, une lutte continue, une guerre incessante, où toutes les mauvaises passions sont perpétuellement mises en jeu et surexcitées, où chacun est contraint de combattre sans pitié [...] pour son existence même et pour l’existence de ses enfants. »

« La concurrence rend tout équilibre impossible entre la production et la consommation ; la concurrence qu’on appelle faussement la liberté et qu’on invoque au profit des producteurs, déprécie les profits et les salaires de toutes les industries, de toute espèce de travail ; elle ne peut être avantageuse en réalité qu’à ceux qui ne contribuent en rien à la production. »

### **Opposition de principe entre deux conceptions de la science économique**

Pour François Vidal, comme il en était le cas pour Sismondi, et plus tard pour Adolphe Blanqui, la science économique ne peut être considérée comme simple science d’observation et de systématisation du mouvement involontaire de prétendues “lois naturelles” de l’économie. L’économie pour lui est une science proprement humaine, elle ne relève pas des « sciences naturelles », ni d’un mouvement involontaire, non soumis aux principes et finalités qui gouvernent le monde humain.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les plans physiques et “moraux” qui se combinent dans l’être humain, et les sciences qui leur correspondaient, se trouvaient posés tout à la fois dans leur spécificité et dans leurs relations. On distinguait, en fonction de ce même principe, les spécificités et les rapports entre *sciences naturelles* (la science physique par exemple, en tant que soumise à des lois, indépendantes de la volonté humaine), et, les *sciences morales et politiques*, celles qui, sans exclure toute détermination extérieure, concernaient les finalités, la pratique humaine (pensée, volonté, action consciemment orientée).

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, cette distinction et ces spécificités tendront à ne plus être clairement posées dans les disciplines des sciences humaines et/ou sociales. Ainsi, la plupart des économistes vont s’efforcer de “naturaliser” les lois de l’économie, considérant que la “science” de l’économie ne se construit pas sur le modèle des « sciences morales et politiques » (sciences proprement “humaines”), mais sur celui des “sciences de la nature”, tenues d’appliquer les mêmes principes et méthodes que les sciences physiques, avec des “lois” nécessaires, indépendantes des régimes sociaux, presque extérieures à la pratique humaine, et sur lesquelles les hommes ne peuvent avoir beaucoup de prise, si ce n’est à la marge.

Pour François Vidal, comme pour beaucoup de théoriciens de l’économie politique classique, l’économie était conçue comme la science des richesses socialement utiles, c’est-à-dire celles qui se rapportent aux besoins des hommes réunis en sociétés. Même si l’on pouvait et l’on devait y reconnaître l’existence de “lois”, la science de l’économie, au sens d’une « économie politique », ne pouvait se concevoir de la même façon que les sciences physiques. L’économie politique était selon eux une science humaine d’un type particulier, non séparée des finalités que s’assignent les hommes réunis en société, des principes moraux et de justice, de la poursuite d’un bien commun (questions qui



d'une façon ou d'une autre se rapportent à la morale, prise dans son sens le plus général, la morale publique). Ce que souligne François Vidal :

« L'erreur capitale des économistes, l'erreur mère et génératrice de toutes leurs erreurs [est] de toujours confondre l'économie, science morale avant tout avec les sciences physiques. »

Au contraire, pour les économistes libéraux de l'époque (et c'est encore la cas aujourd'hui), l'économie se trouvait posée comme une science *à part*, qu'on doit par conséquent "*séparer*" de tout ce qui touche aux lois qui régissent le monde proprement humain, le droit naturel, la morale, la politique. Pour ces économistes, l'économie certes demeurerait bien une science de la richesse, mais de la richesse selon les finalités et lois qui règlent la production et l'échange dans leur forme marchande capitaliste.

Lorsque Vidal critique en 1846 ces économistes, ceux-ci considèrent en effet que leur science est « de pure observation », comme les sciences naturelles, qu'il s'agit de se contenter d'observer les "lois" de l'économie qui s'imposent à leur époque, les laisser à leur mouvement involontaire, comme si ce mouvement relevait d'une loi intemporelle de la nature. Ils ne se préoccupent pas, comme le faisait Sismondi, et comme le fera plus tard Marx, de faire état du caractère historiquement déterminé (non éternel) de la domination de ces "lois" et des contradictions structurelles qui leur sont propres, à l'œuvre dans la base de l'économie marchande capitaliste.

La science économique libérale, qui ne fait que refléter en idée les "lois" du capitalisme, se révèle ainsi incapable de comprendre la nécessité d'organiser l'économie sur une autre base et en fonction d'autres finalités. En outre, elle ne peut pas développer une véritable connaissance de ce qui sous-tend ces "lois", la connaissance de ce qui, fondamentalement, détermine leurs effets destructeurs (notamment les crises capitalistes). (2)

Pour Vidal, cette incapacité des économistes libéraux à analyser le mouvement réel de l'économie tient pour une part à ce qu'ils confondent les lois du monde physique et les lois établies par les hommes, et à ce que cela implique du point de vue de la méthode, identifiée à celle qui s'applique dans les sciences physiques, ceci alors que « *le monde moral diffère essentiellement du monde physique* ».

Certes indique-t-il, comme l'avait fait Necker avant lui, il existe des lois dans le monde physique comme dans le monde humain, mais ces lois ne peuvent être appréhendées avec les mêmes critères.

« le mot loi a deux acceptions différentes [...] il signifie tantôt les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses [...] il désigne alors particulièrement les lois du monde physique et les lois naturelles ; et tantôt les règles établies par les hommes pour le gouvernement de leurs sociétés. »

Si toutes les lois étaient de même principe que celles qui gouvernent la nature et le monde physique, les lois qui régissent le monde humain n'auraient pas plus bougé que la loi de la gravitation [sur la terre]. Il n'y aurait aucune différence entre les sociétés du passé et celles d'aujourd'hui.

Selon Vidal, il faut ainsi distinguer entre :

« les lois nécessaires, générales, immuables, que nous ne pouvons modifier [...] et des faits contingents sur lesquels nous pouvons exercer une influence immédiate et décisive » [ce que l'on pourrait nommer des] « lois particulières, *que nous pouvons changer à notre gré, puisque ce sont des institutions humaines* ».

Or, les économistes libéraux font comme si les lois actuelles de l'économie [le salariat, la libre concurrence] étaient des lois naturelles sur lesquelles nous ne pourrions d'aucune façon agir.

### **Deux conceptions de la finalité de l'économie**

Selon Vidal l'économie, ou économie politique, doit d'abord se poser comme « science de l'utile », de ce qui est socialement utile aux hommes. Elle doit en premier lieu étudier les *besoins physiques* des hommes, chercher *les moyens d'en assurer la complète satisfaction*, conformément aux « *principes de l'utilité générale et de la justice distributive* ». Il définit par là les principes de base d'une économie socialiste.

Centrée sur les besoins physiques des hommes, l'économie ainsi conçue ne nie pas leurs besoins moraux et intellectuels. Il s'agit seulement de considérer que la satisfaction des besoins physiques est la condition nécessaire de tout développement intellectuel et moral.

La satisfaction des besoins humains et sociaux est le but, la production, l'échange et la répartition sont les moyens. Ainsi, la science de l'économie selon Vidal est, ou devrait être, science du

développement des richesses utiles, en vue de satisfaire les besoins sociaux. Cela implique bien entendu une transformation du fondement économique de la société, transformation que la science des économistes libéraux ne peut envisager. Pour eux, il s'agit seulement de décrire les lois économiques du régime existant. Celui-ci a pour objet premier non pas la satisfaction des besoins humains et l'utilité sociale, mais la production de valeurs en vue de l'échange pour des profits privés. Le principe de "régulation" par le *laisser faire*, la concurrence, se présente comme intangible, immanent. Comment pourraient-ils sur cette base envisager une juste répartition des richesses produites par le travail humain ?

Du point de vue des sciences *de l'homme*, comme des sciences des sociétés humaines, la science des économistes libéraux est ainsi pour Vidal, une « *science sans objet et sans but* ». La manière de concevoir la science de l'économie, comme une science de l'homme et pour les hommes, et non comme science physique, vaut au contraire comme condamnation d'un régime social tel que le capitalisme, qui visant d'abord « le gain », ne permet pas que les hommes développent par leur travail des richesses capables de satisfaire leurs besoins et ceux de la société (3).

### **Contre l'anarchie de la vie économique, l'organisation sociale de la production**

Dans tous les modes de production, les moyens pour satisfaire les besoins physiques des hommes sont appelés richesses. Il existe, dit Vidal, des richesses naturelles (gratuites), qui n'ont pas été créées par le travail des hommes (l'air que l'on respire par exemple), mais la plupart des richesses ont été produites par le travail humain. La source principale de la richesse est donc le travail et l'industrie des hommes : le travail de la terre, de l'industrie, au moyen des instruments de production (qui eux aussi sont un produit de l'industrie humaine.). Comme l'avaient établi les grands théoriciens de l'économie avant lui, François Vidal pose que « *le travail devient directement ou indirectement la source de toute richesse.* »

Les richesses sont destinées à satisfaire en premier lieu des besoins physiques des hommes. Une partie des richesses produites est ainsi consommée directement, elle peut aussi être utilisée comme moyens pour produire de nouvelles richesses et renouveler et étendre la production.

« Il faut donc qu'il y ait une production incessante pour renouveler constamment la provision de richesses consommables » (agriculture, industrie).

Une répartition équitable suppose que les travailleurs puissent consommer les richesses qu'ils ont produites : que chacun puisse échanger les produits de son travail contre les fruits d'un autre travail, tout en réservant une part pour la production de richesses futures et pour les besoins sociaux généraux. Il faut donc « *proportionner la production aux besoins généraux* », trouver un principe d'équilibre général entre production et consommation.

Si l'on ne subordonnait plus l'économie aux "lois" qui livrent la production au libre jeu de la concurrence et des intérêts privés en lutte, un équilibre pourrait être établi entre production et consommation, la société ne se trouverait plus périodiquement soumise aux crises. Un tel équilibre toutefois ne peut résulter du *laisser faire*, du mouvement involontaire des "lois" de l'économie libérale.

« Il est évident que cet équilibre général ne saurait s'établir de lui-même et par la seule force des choses. »

D'où la « *nécessité d'une organisation et d'une direction* » de l'ensemble de la production sociale, c'est-à-dire d'une organisation et d'une direction de l'économie par la politique dans une société donnée (ce que devrait être une véritable *économie politique*). En posant la nécessité de subordonner l'ensemble de l'économie à une finalité sociale, c'est-à-dire de transformer ce qu'il nomme "*le mode de production*", François Vidal montre comment les contradictions destructrices du capitalisme peuvent être surmontées. Son souci de positionner l'économie dans le champ d'une « science humaine » des besoins sociaux débouche ainsi sur la nécessité de transformer la base économique de la société, d'instaurer *un autre mode de production*, un régime vraiment *social* (socialiste) de production.

« On ne peut violer les lois générales de l'économie », mais « on peut changer le mode de production ».

## **Ne pas violer les lois générales de l'économie des sociétés, mais changer de mode de production**

François Vidal ne conteste pas le fait qu'il existe dans toutes les formations humaines des lois très générales de l'économie qu'il n'est pas possible de violer. Celles-ci s'imposaient dans l'Antiquité comme elles s'imposent aujourd'hui. On ne peut violer ces lois générales, dit-il, mais les êtres humains peuvent instituer des lois particulières afin de changer le « *mode de production* ».

Quelles sont les lois générales de l'économie que l'on ne peut violer ?

On ne peut pas consommer, répartir, distribuer des richesses si celles-ci n'ont pas été produites :

« On ne peut consommer sans moyens de consommation, c'est-à-dire sans production préalable ».

C'est pourquoi il faut sans cesse renouveler la production, de façon simple ou élargie, car : « on ne peut consommer sans anéantir les richesses produites ».

Si l'on ne peut contourner ces lois générales de la production, on peut modifier ce qui relève des institutions humaines : le régime économique, le mode de production et de répartition.

« Nous ne pouvons pas plus [que ne le pouvaient les Romains], produire [et reproduire] sans fonds de terre, sans capitaux, sans travail ; mais ce que nous pouvons très bien modifier et ce que nous avons modifié, ce sont les institutions humaines, c'est le mode de production et le mode de répartition, c'est l'organisation du travail, c'est enfin tout le système économique. »

En quoi consiste le changement à opérer dans le « mode de production » ?

« Concluons de tout ceci que, si l'homme ne peut faire que la production ne soit pas la production, la consommation la consommation, il peut du moins, à l'aide d'une combinaison mieux entendue des forces et des activités augmenter le richesse générale ».

Ceci, en fonction d'un but d'utilité sociale et non de profit privé.

« En se conformant aux lois de la physique et de la mécanique, un mécanicien peut construire une machine tout à fait différente des machines connues. En se conformant aux lois générales de l'économie, on peut de même combiner [les éléments pour un autre régime économique]. Mais suffirait-il au mécanicien, pour inventer sa machine, d'observer, de recueillir des faits, puis de laisser faire les forces naturelles ? Eh ! non, sans doute : il faut encore qu'il trouve le moyen d'utiliser ces forces, qu'il invente sa machine. — Il ne peut dira-t-on, aller contre les lois de l'élasticité, de la pesanteur, de la dilatation, etc. — d'accord ; mais il s'agit de tirer parti de ces lois, et non de les violer ; et c'est précisément en cela que consiste l'art du mécanicien. »

Ce n'est qu'en changeant de mode de production des richesses qu'on peut changer le mode de répartition, selon un principe équitable.

## **Fonder l'organisation sociale de la production sur le principe d'association des travailleurs**

Pour en finir avec l'anarchie du régime économique et ses effets dévastateurs, le problème ne peut être résolu qu'en transformant à la base ce régime économique de production, fondé sur le laisser faire et la libre concurrence entre des intérêts privés qui ne peuvent être spontanément « convergents », et ne sont donc pas susceptibles de concourir à l'intérêt général.

« Loin de considérer les intérêts individuels comme des rayons, qui de tous les points de la circonférence, convergent nécessairement vers un centre unique – l'intérêt général, nous croyons, nous, au contraire, que tant qu'on n'aura pas créé d'abord ce centre, ce foyer, c'est-à-dire tant qu'on n'aura pas réalisé la solidarité, *chacun de ces intérêts se fera centre lui-même*, et que tous rayonneront au hasard, se heurteront, se briseront les uns les autres. S'en remettre aujourd'hui, pour l'harmonie sociale, au libre essor des intérêts privés, des intérêts divergents, comme font les économistes de l'école libérale, et supposer que l'accord résultera de la liberté de la lutte et de l'excès de désordre, à notre sens, c'est complètement ridicule. »

Il faut dit Vidal, et là réside toute la difficulté trouver le moyen de rendre les intérêts convergents, « trouver un moyen de rendre tous les intérêts solidaires, *d'associer* les hommes ». C'est là « le problème fondamental de l'économie politique. »

« Il faudrait d'abord que tous ces intérêts fussent convergents ; mais alors même qu'ils auraient été rendus solidaires et que chacun viendrait aboutir au même centre [l'intérêt collectif], nous croyons qu'il faudrait encore diriger toutes les activités et toutes les intelligences, *organiser l'unité d'action*, combiner toutes les forces, au lieu de s'en remettre au hasard, à l'ignorance, au caprice des fantaisies individuelles, etc. »

Ce n'est qu'en organisant sur le principe de l'association l'ensemble de la vie économique, production, échange, répartition des richesses, qu'un intérêt général peut être effectivement visé.

« [L'homme] peut, à l'aide d'un système d'organisation et d'association, proportionner les produits aux besoins, et faire participer tout homme aux richesses produites : il n'y a rien d'impossible. Les travailleurs ont été esclaves, serfs, apprentis, compagnons, salariés ; ils pourraient bien devenir un jour associés. L'industrie [...] aujourd'hui en pleine anarchie ; [sur la base de l'association] pourrait bien être un jour organisée. »

L'organisation sociale de la production contre l'anarchie de la libre lutte de tous contre tous ne contredit pas le principe de liberté, il donne tout au contraire les conditions d'une égale liberté.

« Et nous aussi nous voulons la liberté, LA LIBERTE POUR TOUS ! pour les faibles comme pour les forts ; mais nous ne prenons pas le mot pour la chose. Nous voulons une liberté réelle, stable, permanente, et non pas une liberté purement nominale ; et nous disons qu'aujourd'hui cette véritable liberté n'existe pas pour tous, qu'elle ne peut exister qu'à la condition d'être efficacement garantie, placée hors de toute atteinte. C'est donc au nom de la liberté que nous invoquons l'organisation. »

### **Changer le mode de production et le mode du pouvoir. Instaurer un « pouvoir social »**

Préservant l'égale liberté pour tous, la transformation de l'économie (mode de production et répartition) sur un principe d'association sociale suppose toutefois l'imposition d'un *pouvoir social* qui en assure la pérennité. Il est du devoir du pouvoir politique de défendre les plus faibles que les puissants sont toujours à même de broyer. Le pouvoir n'est pas aboli, il s'agit d'en transformer la nature, le mettre au service des plus faibles, du peuple.

« Le pouvoir a pu être jusqu'ici un instrument de tyrannie : il s'agit aujourd'hui de tirer parti de cet instrument au profit de la liberté, de faire un moyen de civilisation de cette autorité même, qui, dans le passé, a presque toujours été un obstacle au progrès des idées et à l'affranchissement des nations. »

« Oui nous pensons qu'il faut organiser toute chose, même la liberté, surtout la liberté : parce que *rien ne va de soi-même* d'abord, parce que, dans l'ordre économique pas plus que dans l'ordre politique, il ne peut y avoir de liberté réelle, de liberté pour tous, sans organisation, sans un *pouvoir social* partout et toujours prêt à assurer à chacun l'exercice et la jouissance de ses droits. »

« De même que l'organisation civile et politique peut seule garantir la liberté civile et politique de tous et de chacun, de même il ne peut y avoir de liberté réelle du travail qu'à la condition d'une organisation quelconque du travail ou de l'industrie. Et l'organisation suppose une direction supérieure [...] Il faut organiser le plus possible, c'est-à-dire le mieux possible, dans l'intérêt de tous et de chacun, dans l'intérêt de l'ordre et de la liberté. »

François Vidal combat sur un double front. Il lui paraissait indispensable de transformer tout à la fois la base économique de la société et le contenu du pouvoir politique, ce qui revenait à faire prévaloir l'intérêt commun, celui-ci, comme le concevait Rousseau, ne pouvant être posé et défendu que par le peuple, le peuple organisé.

« [Il s'agit de] réhabiliter l'idée du pouvoir, dans l'intérêt du peuple, dans l'intérêt de l'ordre et de la liberté ».

\*\*\*\*\*

François Vidal ne présente pas ce nouveau mode, *social*, d'organisation de la production et du pouvoir, comme une solution magique, de mise en place simpliste. Il se préoccupe de la nécessité d'envisager des phases transitoires successives, les conditions formées dans une étape rendant possibles les conditions d'une étape supérieure. Il tient aussi pleinement compte des intérêts spécifiques des différentes classes et catégories sociales, de leurs possibilités objectives à se trouver ou non intéressées à la transformation de l'organisation sociale d'ensemble. Vidal n'est pas d'ailleurs opposé à l'amélioration de la condition des travailleurs dans le cadre du capitalisme, il en montre seulement les limites, le fait que les réformes qui s'effectuent dans ce cadre peuvent toujours être remises en cause, et qu'elles ne résolvent pas les causes de « l'anarchie de la production ».

Si l'on admet que l'art politique s'applique aux hommes et non à la matière inerte, force est de constater que des intérêts humains particuliers (de classe) sont en jeu et qu'ils ne visent pas tous à opérer un changement dans « le mode de production » et le « mode de pouvoir ». Vidal perçoit que le changement du « *mode de production et de répartition* » ne peut se réaliser sans que ceux qui

produisent les richesses sociales ne s'associent pour le faire advenir.

Parmi les innombrables catégories d'intérêts privés présents dans la société, il n'ignore pas non plus que certaines classes se révéleront sourdes et hostiles à cette transformation de l'organisation sociale. Il ébauchera en 1848, dans un deuxième livre, *Le droit au travail. Projets, voies et moyens de réforme sociale*, de possibles voies de passage pour que les catégories sociales subalternes entrées dans la voie du capitalisme (paysans, artisans, petits entrepreneurs), trouvent intérêt à se tourner vers le projet social (socialiste) qui répond à leurs intérêts à moyen terme, en les délivrant des effets de la concurrence, des crises de surproduction, de l'incertitude du lendemain.

Bien qu'il ne conçoive pas clairement comment les travailleurs associés pourraient dans ce but prendre en main la direction de la société, il développe, avant Marx et les marxistes, les principes d'une économie socialiste et l'idée d'une organisation sociale d'ensemble de la production (planification) capable de satisfaire les besoins sociaux, posés en tant que finalité.

F.E.

(1) François VIDAL, *De la répartition des richesses ou de la justice distributive en économie sociale*, 1846, réédition *Cahiers pour l'analyse concrète*, n° 70-71, Uzès, éditions Inclinaison, 2012.

François VIDAL, *Vivre en travaillant, projet, voies et moyens de réformes sociales*, 1848, réédition Centre de sociologie historique, 1997.

(2) A l'occasion de la survenue d'une nouvelle crise générale du régime capitaliste, telle qu'elle s'est révélée depuis 2008 — du même type que celle de 1929 —, on a pu constater, une nouvelle fois, que la science des "économistes" était incapable d'en saisir la nature, les causes et le développement.

(3) L'humanité connaissait des crises dues à l'insuffisance de la production. Le capitalisme, lui, crée cette absurdité, la crise due à la "surproduction", la surabondance de produits. La crise générale du capitalisme qui se donne à voir à partir de 2008 n'est qu'une nouvelle manifestation, à une échelle toujours plus large, de cette absurdité.

Une première grande crise moderne de surproduction se manifeste au début du XIXe siècle, prenant son point de départ dans le pays capitaliste alors le plus développé, l'Angleterre. Cette crise met à mal l'idéologie d'une harmonie pré-établie du mode marchand capitaliste et la théorie libérale du *laissez faire laissez passer*. A la suite de cette première crise de type moderne, encore liée à des crises de type ancien, le système capitaliste, va se trouver plongé au rythme des décennies dans de nouvelles crises de "surproduction", plus ou moins profondes. Parmi les plus générales, on peut citer celles qui surviennent au cours des années 1847-48, en 1870, en 1898, en 1905-1908. Des théoriciens du socialisme, mais aussi des économistes qui n'adhèrent pas à cette perspective, mettent très tôt en évidence leur caractère cyclique, qu'ils posent en relation plus ou moins étroite avec la "logique" capitaliste. En 1848-49, l'économiste Adolphe Blanqui, frère d'Auguste, et non socialiste, écrit :

« Déjà l'Europe s'était accoutumée à assister tous les cinq ans, sur un point ou sur un autre, à des liquidations désastreuses qui détruisent des capitaux péniblement accumulés, et qui infligeaient aux écarts de la production des châtimements périodiques [...] L'appât trompeur [de] bénéfice a fait croître sans cesse le nombre des usines qui se nuisent par leur concurrence même, et qui, plus tard demandaient au salaire [aux ouvriers] les sacrifices devenus nécessaires pour assurer quelque profit au capital. »

Au début du XXe siècle, le capitalisme en est arrivé, comme l'indique Lénine, à son "stade ultime" de développement, l'impérialisme, stade au cours duquel les antagonismes qui minent ce régime de production sont exacerbés. [Voir la notion *Impérialisme*.] Les crises vont devenir plus importantes et plus larges, affectant progressivement l'ensemble du monde. La crise de 1929 donne une idée de la gravité de ces grandes crises. Aux États-Unis, la production d'acier retombe au niveau de 1909, celle du charbon baisse de 80%. Dans l'industrie de transformation, l'emploi ouvrier diminue de près de 40%, deux millions de fermiers se retrouvent ruinés, leurs fermes vendues pour dettes. Le chômage est alors terrible. En Grande-Bretagne, 72 hauts fourneaux sont détruits, la production de fonte descend au niveau de 1857 ! En Allemagne, la production industrielle diminue de 40% faisant 6 millions de chômeurs. Au Brésil, 22 millions de sacs de café sont brûlés dans les locomotives. En France, les effets de la crise s'imposent avec retard, mais elle ne peut y échapper, entraînant le chômage, politique de déflation et baisse des revenus. Les mesures de destruction de produits et de moyens de production, le développement d'un chômage massif et d'une exploitation renforcée des travailleurs, ne font que préparer une crise plus forte, celle de 1936-1938. Lors de la dernière manifestation de la crise générale du capitalisme de même gravité que celle de 1929, certains spécialistes, incapables d'en saisir les raisons profondes, se sont au début focalisés sur sa vitrine boursière et financière (désordre imputé au problème des "subprimes"). Ils ont pu aussi imputer aux seuls États-Unis la responsabilité (culpabilité) de cette crise, plus tard à la "mondialisation", ou encore dénoncer "l'immoralité" du capital financier, etc. Ce qui, il faut en convenir, ne permet pas de saisir les déterminations essentielles du mouvement anarchique du capital, qui est loin de se limiter au capital financier. Certains économistes, finalement assez rares, ont fait état des mouvements erratiques du capital dans la

durée, de cycles alternés d'expansion et de régression, « d'encombrement des marchés », ou de problèmes de la "demande", mais sans rendre compte du pourquoi de ces mouvements.

(3) Ces besoins eux-mêmes, indiquent Vidal, varient selon les temps, les circonstances, les phases de civilisation, le développement des forces de la production.

(4) « Il n'y a ni dignité, ni moralité, ni indépendance, possibles, pour l'homme qui n'a pas d'existence garantie, qui n'est pas assuré de pouvoir toujours gagner par son travail de quoi suffire aux besoins de la vie. »

F.E.

### III — Engels (1876) - Le chapitre « Notions théoriques » de l'*Anti-Dühring*

#### *La contradiction fondamentale du capitalisme : l'assemblage composite de deux argumentaires*

Pour beaucoup d'apprentis marxistes, notamment parmi les rédacteurs de cette contribution, le chapitre « Notions théoriques » de l'*Anti Dühring* de Frédéric Engels, paru en 1877-78, a constitué un élément de formation, que l'on estimait en parfaite concordance avec la théorie de Marx dans sa forme la plus développée.

Plusieurs lectures du chapitre peuvent être proposées, plus spécialement pour ce qui touche à la contradiction fondamentale du mode de production capitaliste.

Une lecture rapide, et sans doute conforme au propos central de l'auteur, donne pour principe déterminant de cette contradiction, le conflit qui se développe entre "caractère" des forces productives devenues "sociales" et "caractère" des rapports de production (de propriété) demeurés "individuels" (ou privés). Cette contradiction est plus ou moins mise en relation avec la "forme élémentaire" contradictoire ("forme marchande des produits du travail") sur laquelle s'élève le mode de production capitaliste, forme qui rend compte de sa finalité première.

Une étude approfondie met au jour des difficultés dans la construction même du texte. Son contenu n'est pas unitaire, comme si l'on se trouvait en présence de deux moments distincts dans la constitution de la théorie marxiste, ou de deux façons distinctes de concevoir la contradiction principale du mode capitaliste de production. L'une, principale, paraît relever d'une réécriture, pour partie lacunaire, d'un passage du *Manifeste communiste* ; l'autre, marginale, de la théorisation de Marx, telle qu'elle se trouve exposée dans *le Capital*. Le vocabulaire manque souvent de précision : *mode de production* peut être compris comme simple procès de production immédiat, "façon de produire", les notions de production *individuelle* et production *marchande* peuvent être mal différenciés, de même pour les notions de *bourgeois* et *capitaliste*, *Moyen Age* et *régime féodal*, etc.

La difficulté de la lecture provient du fait que les deux approches (et les deux vocabulaires) sont superposés, successivement ou dans un entrecroisement au sein d'un même paragraphe. La clarté générale du propos s'en trouve affectée. Dans un premier temps, afin de conférer à l'ensemble du texte une plus grande cohérence, on a cédé à la tentation d'incorporer au sein de l'argumentaire principal d'Engels, quelques éléments théoriques, tels que développés dans *le Capital*. Le résultat n'était pas satisfaisant, allant à l'encontre d'une approche marxiste conséquente. Au risque d'obscurcir plus encore ce propos, on a donc choisi de départager ce qui, au sein du texte d'Engels, relève de l'une ou de l'autre de ces approches, ou de ces deux façons de concevoir un même objet : le mode de production capitaliste, la contradiction fondamentale qui l'anime, les déterminations de son cours anarchique.

Auparavant, on va s'intéresser à la portée historique du texte et à son contexte de diffusion.

\*\*\*

#### **Ce qui distingue « socialisme utopique » et « socialisme scientifique » selon Engels**

Le chapitre « Notions théoriques » était inséré dans l'ouvrage *Anti-Dühring*, rédigé par Engels contre les thèses d'Eugen Dühring. Ce dernier, chargé de conférences à l'Université de Berlin (philosophie et économie), était l'expression d'un courant à prétention scientifique, se positionnant sur le terrain du socialisme, tout en rejetant ou contournant les principes du matérialisme. Ses cours et ses ouvrages rencontraient un certain écho auprès de la jeunesse estudiantine, mais aussi dans les rangs de la social-démocratie allemande.

A la demande de Paul Lafargue, le chapitre « Notions théoriques », partie intégrante de l'œuvre de combat contre Dühring, fut réutilisé par Engels dans une suite d'articles de la *Revue socialiste*, puis dans la brochure *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (1880), où il faisait suite au chapitre « Socialisme utopique ». À l'intitulé initial « Notions théoriques » fut substitué celui de « Socialisme scientifique », de plus large ambition et de portée plus générale. La brochure visait à retracer l'histoire du socialisme moderne (de l'utopie à la science). Destinée dans un premier temps au public français,

elle connut un grand succès et fut par la suite diffusée dans de nombreuses langues. Plus encore que *l'Anti-Dühring*, elle a joué un rôle important dans la formation de base de nombreux militants se réclamant du marxisme. Lafargue remania une partie du texte originel à l'usage des lecteurs français, éliminant certains passages. Peut-être est-ce à lui que l'on doit aussi quelques-uns des sous-titres intercalés dans le texte. Ces sous-titres conduisent, à privilégier une approche de la (ou des) contradictions fondamentales du mode de production capitaliste, en termes de "stades", approche que l'on pourrait rapprocher du courant "positiviste".

Pour saisir ce qui ordonne cette "façon de concevoir" le mouvement socio-historique, il est nécessaire de faire retour au chapitre « Socialisme utopique », qui précède la présentation du « Socialisme scientifique ». Ce chapitre agence sous forme nouvelle une partie de l'Introduction » de *l'Anti-Dühring* ainsi que le chapitre « Notions historiques ». Engels y propose de façon succincte une "histoire" du socialisme moderne. Seuls les socialistes dits utopiques sont pris en considération : Fourier, Saint-Simon et Owen. Il semble que la source principale, voire exclusive, qui ait été utilisée soit la première édition d'un ouvrage de Louis Reybaud (écrivain et économiste libéral) : *Etudes sur les réformateurs ou socialistes modernes*. L'ouvrage de Reybaud tendait à mettre en avant le caractère irréaliste des projets de ces différents réformateurs. Publié en 1841, il fut couronné par un grand prix de l'Académie française et applaudi par la critique. Il connaîtra de nombreuses rééditions, notamment en 1848, sous les auspices de l'éditeur Guillaumin, associé au courant des économistes libéraux.

Dans la première édition, Louis Reybaud ne faisait pas état des nouveaux courants socialistes et communistes qui se développent après 1830, et dont plusieurs étaient centrés sur la critique de la base économique du mode de production capitaliste. Dans les éditions suivantes, Reybaud s'efforcera (sommairement) de compléter son échantillon, Engels n'a semble-t-il pas tenu compte de ces compléments. Dans l'édition de 1841, Reybaud faisait, on l'a dit, une recension sommaire des contenus du « socialisme moderne » dans leur relation aux « origines et filiations des utopies sociales ». Si l'on tient compte de son orientation politique, les sélections opérées dans cette « histoire du socialisme », la non prise en considération des socialistes français des années 1830 à 1848, étaient somme toute compréhensibles. Cette même sélection, opérée par Engels près de quarante ans plus tard pose davantage problème. En effet, depuis les années 1830, nombre de théoriciens socialistes (sans même parler de Sismondi), avaient acquis une certaine notoriété. Parmi eux, et avant Marx, plusieurs avaient accordé une place à l'analyse critique de l'économie capitaliste. Citons parmi d'autres Dezamy, Pecqueur, Vidal. Par ailleurs, nombre d'artisans et ouvriers de métier avaient, bien avant 1848, procédé à de mêmes élaborations critiques, plusieurs posaient déjà la nécessité d'une socialisation des instruments de travail, pour résoudre de façon concrète les contradictions portées par le régime capitaliste (1).

Dans l'argumentation d'Engels, ce qui peut être dénommé « socialisme moderne », tel qu'il se trouve limité à ses commencements (Fourier, Saint-Simon, Owen), se présente comme produit — plus ou moins passif — de la prise de conscience des nouvelles conditions de production : d'une part prise de conscience « des oppositions de classes », d'autre part de « l'anarchie qui règne dans la production ». Pour Engels, ce socialisme n'en reste pas moins caractérisé par « l'immaturation » de son « expression théorique », qui correspondrait à « l'immaturation de la production capitaliste » et à « la situation des classes » qui en résulte. Ce socialisme, écrit-il, critiquait le mode de production capitaliste « dans ses conséquences », mais « il ne parvenait pas à l'expliquer ». En outre, accordant une grande importance aux idées de justice, de vérité éternelle, etc., les tenants de ce socialisme construisaient des systèmes idéaux, en fonction de principes issus de leurs propres cerveaux ou de la « raison pensante » intemporelle, imaginant que ces systèmes pouvaient venir à bout des idées et institutions sociales déraisonnables. Ils voulaient aussi, ce que Engels déplore, « affranchir non une classe déterminée, mais l'humanité entière ».

Ce que Engels, en contrepoint, qualifie de « socialisme scientifique », ne pouvait relever que d'une autre nature. Ici plus question d'utopies, de grands principes, la critique du mode de production capitaliste s'opère dans un registre objectif, celui de la science, ou domaine de la "nécessité". Le mode de production capitaliste est posé dans sa « connexion historique », « sa nécessité pour une période déterminée de l'histoire », et par conséquent aussi « la nécessité de sa chute ». L'ensemble du mouvement historique se présente comme un enchaînement plus ou moins « inéluctable » de « nécessités », et s'agissant du capitalisme, dans une relation, au développement des forces productives et des formes d'échange que crée la grande industrie.



« Or, seule la grande industrie développe, d'une part, les conflits qui font d'un bouleversement du mode de production une nécessité inéluctable, — conflits non seulement entre les classes qu'elle engendre, mais encore entre les forces productives et les formes d'échange qu'elle crée [la grande industrie] ; et, d'autre part, elle seule [la grande industrie] développe, dans ces gigantesques forces productives elles-mêmes, les moyens de résoudre ainsi ses conflits. »

Ces nécessités s'inscrivent dans ce qu'Engels nomme une « conception matérialiste de l'histoire », conception qui se présente pour lui comme « première grande découverte » de Marx, reléguant aux oubliettes l'ancienne « conception idéaliste de l'histoire », qui toutefois ne serait « pas encore refoulée ». Selon lui, « l'ancienne conception idéaliste de l'histoire » « ne connaissait pas de luttes de classe reposant sur des intérêts matériels, ni même, en général, d'intérêts matériels. »

La seconde « grande découverte » de Marx, celle qui aurait mis à nu « le mystère de la production capitaliste », « son ressort interne encore caché », fut, selon Engels, « la découverte de la plus-value », que personne avant lui, n'aurait mis au jour.

« Il fut prouvé que l'appropriation de travail non payé est la *forme fondamentale* du mode de production capitaliste et de l'exploitation qui en résulte ».

Engels ne mentionne pas parmi « les grandes découvertes » de Marx l'analyse de l'ensemble du cycle de la production capitaliste, et du capital, à partir de la « forme élémentaire » de ce mode de production, telle que théorisée dans le premier chapitre du *Capital*. Son propre résumé du *Capital* commence d'ailleurs par le chapitre sur la plus-value, comme si les fondements théoriques posés au préalable étaient considérés comme accessoires. Cette tradition paresseuse sera reprise par d'autres « spécialistes » du marxisme, notamment par Althusser (2).

Des remarques à propos de ces « découvertes » :

*Première remarque* : Il n'a pas fallu attendre Marx pour que les intérêts matériels soient pris en considération dans la discipline historique (sauf peut-être au sein de certains courants de l'histoire allemande).

*Deuxième remarque* : La « découverte » de la « plus-value », le fait que le capital ne « paie » pas le salarié en fonction de la valeur de ce qu'il produit, mais en fonction de la valeur de la force de travail, (d'où possibilité d'une plus-value), n'en est pas une : voir Sismondi et sa « mieux value » — 1819 —, et avant lui Smith, Turgot, Necker, par exemple.

*Troisième remarque* : Engels pose l'appropriation du travail non payé en tant que « forme fondamentale » du mode capitaliste de production, en tant qu'elle rendrait compte du « ressort interne », « caché » de l'exploitation du travail par le capital, qu'il pose comme fondement premier de ce régime. Tout d'abord, il n'est pas certain qu'un tel ressort ait été vraiment « caché » aux yeux mêmes des travailleurs — le passage d'un roman de Chrétien de Troyes (1176-1181) sur les ouvrières de la soie permet d'émettre un doute à ce sujet (3). Plus généralement le rapport, en quelque sorte opératoire, qui permet à la force de travail de rendre plus que ce qu'elle a coûté, ne « met pas à nu » en tant que tel la « forme élémentaire » (*principe premier*), sur laquelle s'échafaudent les diverses formes contradictoires que développe le mode capitaliste de production. C'est de cette « forme élémentaire » que traite précisément le premier chapitre du *Capital*. Dès les premières lignes Marx, insiste sur le fait que la « forme marchandise des produits du travail » constitue la « forme élémentaire de la richesse » « dans les sociétés où règne le mode capitaliste de production ». C'est sur la base de cette forme contradictoire que se déploient les autres « formes » au cours du cycle de formation et de circulation du capital, cycle d'ensemble qui est l'objet même du *Capital*.

Marx : « [Dans les sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste], l'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse sera par conséquent le point de départ de nos recherches ».

[*Le Capital*, La marchandise et la monnaie. Chapitre premier « La marchandise ».]

Faute de saisir la place essentielle allouée par Marx à cette « matrice » du mode de production marchand capitaliste, et à la finalité qu'elle implique (finalité que déjà Aristote avait entrevue), on ne peut pas saisir l'enchaînement des autres formes contradictoires qui se développent dans le cycle d'ensemble du capital. Et lorsque Engels, dans la partie « socialisme scientifique », intercale des passages qui touchent à « l'anarchie sociale de la production », ils ne peuvent être pleinement compris que si l'on a saisi la « logique » de cette « forme élémentaire », déjà contenue « en germe » dans la

forme marchande simple. [On donnera quelques indications sur la « logique » de ces enchaînements, plus spécialement pour ce qui touche aux crises capitalistes, dans le Chapitre suivant.]

### **La juxtaposition des argumentaires**

Dans le chapitre « Notions théoriques » (« Socialisme scientifique » dans la brochure de 1880), il n'est pas facile, au-delà des points où ils se recoupent partiellement, de départager les deux façons de concevoir les contradictions à l'œuvre dans le mode de production capitaliste.

Si l'on suit le plan proposé dans la brochure, tel qu'il s'expose dans la succession des sous-titres, on peut cependant s'efforcer de dégager deux sous-ensembles et deux argumentaires.

#### PLAN GENERAL DONNE PAR LES SOUS-TITRES

*Argumentaire principal :*

- (a) — Evolution des forces productives
- (b) — Conflit entre les forces productives devenues sociales et les formes de la production restées individuelles. (Entre le régime de la production et le régime de la propriété)

*Argumentaire adventice :*

- (d) — Généralisation de l'échange. Anarchie dans la production sociale.

*Argumentaires mêlés :*

- (e) — Autre antagonisme : organisation de la production à l'intérieur de la fabrique, anarchie de la production dans la société tout entière
- Les conséquences
- (f) 1. Prolétarianisation des masses, chômage (armée industrielle de réserve). Misère
- (g) 2. Surproduction. Crises. Concentration capitaliste

*Reprise de l'argumentaire principal :*

- (h) — Vers l'élimination du capitalisme individuel
- (i) — Socialisation des moyens de production et d'échange
- (j) — Mission du prolétariat : abolition des classes et des Etats de classe
- (k) — De l'ère de la fatalité à l'ère de la liberté.

*Résumé et conclusion*

— L'argumentaire principal se présente sous forme d'un schéma assez linéaire, au sein duquel le « pouvoir expansif » des forces productives semble détenir un rôle moteur, à même de rendre compte pour l'essentiel de la succession des modes de production. La notion même de « mode de production » semble parfois comprise comme simple « façon de produire » : échelle de la production, moyens mis en œuvre, conditions immédiates de la production, isolement ou concentration des producteurs, etc. S'agissant du capitalisme, très peu de données concernent le cycle d'ensemble de la production et de la circulation des marchandises et du capital, la monnaie, ou l'argent, etc.)

La contradiction fondamentale affectant les divers modes de production est pour l'essentiel posée en relation avec le processus expansif des forces productives qui se heurte aux entraves que lui opposent les rapports de production (ou formes de propriété). Ce conflit déterminerait la « substance » des antagonismes de classes.

— L'argumentaire adventice, intercalé au cœur de l'argumentaire principal, est très incomplètement développé. Il présuppose une conception moins empirique du concept de « mode de production », compris comme ensemble structuré de rapports sociaux, s'ordonnant en fonction d'une finalité spécifique. Selon cette optique, qui n'est exposée que par fragments dans le texte d'Engels, bien que les producteurs n'entretiennent pas la même relation avec les moyens de production, le mode de production marchand simple et le mode marchand capitaliste ne sont pas considérés comme étant de « forme » différente (plus spécialement sous l'angle de la finalité que recèle leur « forme » élémentaire commune). Si l'on va au-delà de l'ébauche, le processus de passage d'un mode de production à un autre, plus spécialement du capitalisme au socialisme, se présente en conséquence de façon plus complexe. La tendance à la socialisation des forces productives, du « capitaliste individuel » à la prise en mains par l'Etat bourgeois, puis à l'Etat prolétarien (dont il est fait état dans l'argumentaire principal), est loin de se présenter comme un mouvement uniforme.

## L'ARGUMENTAIRE PRINCIPAL

On peut reconnaître à cet argumentaire une certaine cohérence, au moins formelle. Engels oppose à la « conception idéaliste » de l'histoire une « conception matérialiste » qui confère à la production une place essentielle.

« La conception matérialiste de l'histoire part de la thèse que la production, et après la production, l'échange de ses produits, constitue le fondement de tout régime social, que dans toute société qui apparaît dans l'histoire, la répartition des produits, et, avec elle, l'articulation sociale en classes ou en ordres se règle sur ce qui est produit et sur la façon dont cela est produit, ainsi que sur la façon dont on échange les choses produites. »

En soi, l'affirmation qu'il ne peut pas exister de société sans une base productive, et qu'on ne puisse échanger ou répartir que ce qui a été produit, n'est pas une révélation. Aristote posait la production et l'échange comme substrat matériel indispensable à la vie de la Cité. Que la répartition des produits et l'articulation des classes ou des ordres se règle sur ce qui est produit et en fonction de qui les produit, l'évêque Adalbéron le signalait déjà au XIe siècle. Et, parmi d'autres, le socialiste non « scientifique », François Vidal, le soulignait aussi en 1846 [*Voir chapitre précédent*]. Reste la façon dont « cela est produit et dont on échange les choses produites », ici encore les théoriciens de l'économie politique classique ont mis en évidence, au moins depuis le XVIIIe siècle, ces « façons » de produire et d'échanger au regard de l'ensemble du procès de production et d'échange d'une nation. [Engels précisera plus loin ce qu'il entend par « façon » de produire et d'échanger].

Avant le « socialisme scientifique », si l'on suit l'argumentaire d'Engels, les socialistes n'auraient pas cherché les causes dernières des modifications sociales dans l'économie, mais dans la philosophie.

« En conséquence, ce n'est pas dans la tête des hommes, dans leur compréhension croissante de la vérité et de la justice éternelles, mais dans les modifications du mode de production et d'échange qu'il faut chercher les causes dernières de toutes les modifications sociales et de tous les bouleversements politiques; il faut les chercher non dans la *philosophie*, mais dans l'*économie* de l'époque intéressée. »

Si l'on passe sur le fait que jusqu'au XIXe siècle, la philosophie était généraliste, que les principaux théoriciens de l'économie disposaient d'une formation philosophique (leur prodiguant notamment des catégories, méthodes, pour être à même de penser la réalité), il faut une nouvelle fois insister sur le fait que parmi les théoriciens socialistes, qui ont précédé Marx, beaucoup se préoccupaient déjà de « l'économie de la période intéressée ».

### *Sous-Titre (a) : Evolution des forces productives*

Engels poursuit son exposé « d'histoire matérialiste » en le focalisant sur le développement des forces productives et les entraves que lui opposent les rapports de production anciens. Le « régime bourgeois » ou « capitaliste », s'édifie et se déploie sur les ruines du régime féodal qu'il a défait. [*Au cours de l'exposé, Engels peut parler de « régime féodal » et de « société médiévale », sans que l'on sache s'il s'agit ou non du même objet*]. Le passage d'un régime à l'autre se présente tout à la fois comme résultant d'un mouvement d'expansion des forces productives, et comme surgissement de nouveaux rapports sociaux capables de dissoudre les anciens (liberté des échanges, concurrence). Il n'est pas toujours possible de discerner ce qui revient à l'un ou l'autre de ces facteurs [échelle de la production / libération des échanges-concurrence] dans le processus qui conduit à « mettre en pièces » le « régime féodal », ses privilèges de localités et d'ordres. Une part essentielle semble cependant allouée au dynamisme des forces productives : élargissement de l'échelle de la production, généralisation de moyens modernes de production (machinisme, industrie).

« Les forces productives élaborées sous la direction de la bourgeoisie se sont développées, depuis que la vapeur et le nouveau machinisme ont transformé la vieille manufacture en grande industrie ».

Au sein du nouveau régime (capitalisme), la contradiction entre les exigences de développement des forces productives et les entraves que lui opposent les (nouveaux) rapports de production, vont se reproduire sous une nouvelle forme : contradiction entre la grande industrie et les entraves en lesquelles le mode de production capitaliste la tient enserrée.

« Mais de même que, en leur temps, la manufacture et l'artisanat développés sous son influence [la bourgeoisie] étaient entrés en conflit avec les entraves féodales des corporations, de même la grande industrie, une fois développée plus complètement, entre en conflit avec les barrières dans lesquelles le mode de production capitaliste la tient enserrée. »

[Il semble là que soient mises sur le même plan des « entraves » de nature différente : institutionnelles (régime féodal) ou « organiques », secrétées par la forme même qui ordonne le mode de production (capitalisme).]

Le conflit entre forces productives et mode de production se présente pour Engels, dans les faits, objectivement, « en dehors de nous », « indépendamment de la volonté ou de la marche » « de ceux des hommes qui l'ont provoqué ». La possibilité d'une prise de conscience par les hommes n'est cependant pas exclue, mais elle change de forme lorsque l'on passe de l'utopie à la science. Si le premier socialisme [utopique] n'était autre chose « que le reflet dans la pensée de ce conflit effectif », « tout d'abord dans les cerveaux de la classe qui en souffre directement, la classe ouvrière », avec le « socialisme scientifique », ce « reflet » ne se représente plus sous forme passive, il devient activité réflexive. La conscience n'en reste pas aux « conséquences » induites par le mode de production capitaliste, elle parvient à « l'expliquer ».

— *Sous-titre (b) : Conflit entre les forces productives devenues sociales et les formes de la production restées individuelles. (Entre le régime de la production et le régime de la propriété)*

Le conflit entre forces productives / rapports de production, se pose pour l'essentiel en termes de passage d'une production sur une base « individuelle » à une production sur une base « sociale » (forces mobilisées collectivement). Deux moments ou stades de développement de la production sont distingués :

— « Moyen âge » : production individuelle — propriété personnelle des moyens de travail.

— « Production capitaliste » : « caractère social » de la façon de produire / régime de propriété resté individuel.

« Avant la production capitaliste, *donc au moyen âge*, on était en présence partout de la petite production, que fondait la propriété privée des travailleurs sur leurs moyens de production : agriculture des petits paysans libres ou serfs, artisanat des villes. Les moyens de travail, — terre, instruments aratoires, atelier, outils de l'artisan, — étaient des moyens de travail de l'individu, calculés seulement pour l'usage individuel ; ils étaient donc nécessairement mesquins, minuscules, limités. Mais, pour cette raison même, ils appartenaient normalement au producteur même. Concentrer, élargir ces moyens de production dispersés et étriés, en faire les leviers puissants de la production actuelle, tel fut précisément le rôle historique du mode de production capitaliste et de la classe qui en est le support, la bourgeoisie. »

« [...] la bourgeoisie ne pouvait pas transformer ces moyens de production limités en puissantes forces productives sans transformer les moyens de production de l'individu en moyens de production sociaux, utilisables seulement par un ensemble d'hommes. Au lieu du rouet, du métier de tisserand à la main, du marteau de forgeron ont apparu la machine à filer, le métier mécanique, le marteau à vapeur ; au lieu de l'atelier individuel, la fabrique qui commande la coopération de centaines et de milliers d'hommes. Et de même que les moyens de production, la production elle-même se transforme d'une série d'actes individuels en une série d'actes sociaux et les produits, de produits d'individus, en produits sociaux. »

Dans le mode de production capitaliste, les forces productives devenues « sociales » (grande production, industrie) entrent en conflit avec les « formes de la production » restées individuelles. Les moyens de production sont devenus sociaux, mais sont demeurés une « propriété individuelle » (des capitalistes).

« les produits désormais créés socialement ne furent pas appropriés par ceux qui avaient mis réellement en oeuvre les moyens de production [...], mais par le *capitaliste*.

Cette contradiction, inhérente au mode de production capitaliste, fait apparaître « l'incompatibilité de la production sociale et de l'appropriation capitaliste ».

« Moyens de production et production sont devenus essentiellement sociaux ; mais on les assujettit à une forme d'appropriation [qui présupposait] la production privée d'individus [...]. Dans cette contradiction qui confère au nouveau mode de production son caractère capitaliste gît déjà *en germe toute la grande collision du présent*. »

Comme il en était le cas pour le producteur individuel, mais cette fois-ci à une échelle démesurée, (sans mesure) chacun produit, nul ne sait ce qui est nécessaire à la société. Il en résulte, au niveau de la société, une anarchie dans la mise en oeuvre de la production par chaque capitaliste. La contradiction se détermine pour l'essentiel en termes d'échelle et de développement des moyens de la

production (production individuelle / production sociale), et de la correspondance ou de non correspondance avec des formes d'appropriation demeurées individuelles (privées).

Le caractère "social" du nouveau mode de production n'est « pas reconnu », il demeure conçu comme « forme nouvelle de production marchande », sous direction du capitaliste, « moyen d'élever et de favoriser la production marchande et l'échange des marchandises », avec des formes d'appropriation restées individuelles.

La contradiction fondamentale du capitalisme semble ici, pour partie, rapportée à la "logique" de l'argumentaire adventice : le mode de production capitaliste comme développement d'une contradiction déjà contenus en "germe" dans la forme marchande simple. Toutefois la contradiction de cette forme marchande simple n'est pas analysée en tant que telle. Mode de production marchand simple et mode de production marchand capitaliste ne sont pas clairement posés au regard d'une commune finalité. De fait ici, la production marchande, plus ou moins identifiée à celle du producteur individuel, paraît surtout rapportée à la « division naturelle du travail » — qui serait inhérente à la « société » du « Moyen Age » —, alors que la production capitaliste relèverait d'une « division méthodique » du travail — dans la « fabrique » — à l'origine d'une façon de produire sociale. Dans l'argumentaire d'Engels, la distinction entre ces deux "niveaux" n'est pas théoriquement interrogée.

« Mais là où la division naturelle du travail à l'intérieur de la société est la forme fondamentale de la production, elle imprime aux produits la forme de marchandises, dont l'échange réciproque, l'achat et la vente mettent les producteurs individuels en état de satisfaire leurs multiples besoins. Et c'était le cas au moyen âge. Le paysan, par exemple, vendait à l'artisan des produits des champs et lui achetait en compensation des produits de l'artisanat. C'est dans cette société de producteurs individuels, de producteurs de marchandises, que s'est donc infiltré le mode de production nouveau. »

« On l'a vu introduire au beau milieu de cette division du travail naturelle, sans méthode, qui régnait dans toute la société, la division méthodique du travail telle qu'elle était organisée dans la fabrique individuelle ; à côté de la production individuelle apparut la production sociale. »

Le processus historique mis en scène par Engels qui va de la « société médiévale » à la « révolution capitaliste », est marqué par d'autres facteurs : séparation du producteur d'avec les moyens de production, appropriation par le capital des grands moyens de production, élimination des petits producteurs individuels isolés, opposition entre ceux qui mettent en œuvre socialement le travail (salarier), et ceux qui s'approprient le produit de ce travail (capital). Cette opposition s'expose comme antagonisme entre classes (bourgeoisie et prolétariat).

Les classes sociales ne sont pas définies en fonction de leur positionnement au sein des rapports sociaux de production — origines et formes des revenus notamment (comme il en était le cas pour les théoriciens de l'économie politique classique — Adam Smith, Turgot, Necker, Sismondi, etc.). L'antagonisme de classes est mis en relation avec le processus empirique de leur formation.

Si l'on se réfère au sous-titre ci-dessus mentionné, la forme salariale et la contradiction de classe qu'elle suppose, se présente presque comme spécifique de la forme capitaliste, et plus ou moins extérieure à la production du « Moyen-Âge ». Il est toutefois précisé que dans la production du moyen âge, le travail salarié existait, que les « premiers capitalistes trouvèrent déjà toute prête [cette] forme », mais, du fait que les producteurs n'étaient pas séparés de leurs moyens de production, le travail salarié n'existait que « comme exception, occupation accessoire, ressource provisoire, situation transitoire ». Tout changea avec la transformation des moyens de production sociaux et leur concentration dans les mains des capitalistes.

« La séparation était accomplie entre les moyens de production concentrés dans les mains des capitalistes d'un côté, et les producteurs réduits à ne posséder que leur force de travail de l'autre. »

« Le travail salarié, autrefois exception et ressource provisoire, devint la règle et la forme fondamentale de toute la production; autrefois occupation accessoire, il devint alors l'activité exclusive du travailleur. Le salarié à temps se transforma en salarié à vie. »

« Dès que les moyens de production se furent transformés en moyens sociaux et furent concentrés entre les mains des capitalistes, tout changea. »

Dès lors,

« la contradiction entre production sociale et appropriation capitaliste se manifeste comme l'antagonisme du prolétariat et de la bourgeoisie. »

\*\*\*

[Entre cet argumentaire principal, centré sur la modification qui affectent les forces productives lors du passage de la « société médiévale » à la « révolution capitaliste », s'intercale l'argumentaire adventice. Celui-ci, à peine esquissé, pose une continuité entre le fondement contradictoire recélé par le mode de production marchand simple et le développement de son caractère anarchique au sein du mode de production marchand capitaliste. Ce second argumentaire est analysé plus loin.]

L'articulation l'argumentaire principal reprend au point (h) : « Vers l'élimination du capitalisme individuel ». Il se prolonge par les points suivants :

- « Socialisation des moyens de production et d'échange »,
- « Mission du prolétariat : abolition des classes et des Etats de classe »,
- « De l'ère de la fatalité à l'ère de la liberté ».

On ne développera pas chacun de ces points, on reprend l'argumentaire principal tel qu'il se trouve restitué dans le résumé-conclusion présenté à la fin de l'ouvrage. Le fil directeur de ce résumé (son enchaînement déductif) présenté sous forme schématique, n'est pas toujours facile à suivre. Le plan s'ordonne en fonction de la succession de grandes phases historiques qui relèvent de configurations conceptuelles distinctes : Société médiévale, Révolution capitaliste, Révolution prolétarienne. Les données relatives au passage de la première à la seconde grande phase ayant été détaillées, on propose de présenter sous forme schématique les phases suivantes.

Trois "stades" se succéderaient de la « révolution capitaliste » à la « révolution prolétarienne ».

— *Premier stade : Révolution capitaliste.*

Ce stade se présente, cela a déjà été indiqué, en relation étroite avec le développement de l'industrie, au point que la notion de « révolution capitaliste » se superpose plus ou moins avec celle de « révolution industrielle ».

— Prenant appui sur la relation qu'en fait Marx dans le *Capital*, trois moments sont distingués dans le processus de concentration et de transformation « des moyens de production de l'individu en moyens sociaux » : coopération simple, manufacture, grande industrie.

— Au cours de ce processus, les anciennes formes d'appropriation (individuelles) sont maintenues.

La production est « devenue un acte social » mais le produit social est « approprié par le capitaliste individuel ». Telle est la « contradiction fondamentale » du mode capitaliste de production « d'où jaillissent toutes les contradictions [...] et que la grande industrie fait apparaître en pleine lumière ».

— « Le capitaliste "apparaît" (*sic*). »

« En sa qualité de propriétaire des moyens de production », il « s'approprie aussi les produits et en fait des marchandises. »

[S'agit-il par là de dire que les produits n'étaient pas des marchandises dans la production marchande du « Moyen Âge » ?]

Contradiction fondamentale : « le produit social est approprié par le capitalisme individuel ».

Des contradictions dérivées en résultent :

— Contradiction entre classes : « opposition du prolétariat et de la bourgeoisie ». D'un côté, la propriété capitaliste des moyens de production, et de l'autre, la séparation du producteur des moyens de production.

— Développement des « lois de la production » des marchandises. Les lois de la concurrence s'imposent comme lois coercitives, contraignent au développement du machinisme, conduisant à une élimination croissante d'ouvriers.

« Efficacité des lois de la production » (dans chaque fabrique), en même temps que se déchaîne une « concurrence effrénée ». Extension sans limite de la production. Contradiction entre « l'organisation sociale dans chaque fabrique » et « l'anarchie sociale dans la production ».

Développement inouï des forces productives. Excédent de moyens de production et de produits. Excédents d'ouvriers sans emploi. Excédent de l'offre sur la demande. Surproduction, encombrement des marchés. Crises (de surproduction).

— La contradiction entre mode de production et « forme de l'échange » se déploie. La forme capitaliste de l'échange :

« interdit aux forces productives d'agir, aux produits de circuler, à moins qu'ils ne soient précédemment transformés en capital. » « Le mode de production se rebelle contre la forme d'échange »

[Le conflit ici évoqué relève plutôt de l'argumentaire adventice, mais l'analyse de ce qui est au fondement des crises de surproduction capitaliste, dans sa relation à l'ensemble du mouvement contradictoire du capital n'est pas développé]

— *Deuxième stade : Reconnaissance partielle du caractère social des forces productives dans le cadre même du capitalisme*

Les forces productives poussent avec une puissance croissante à la suppression de la contradiction (forces productives : rapports de production), et à « leur affranchissement de leur qualité de capital », à la reconnaissance effective de leur « caractère de forces productives sociales ». Après l'éviction des producteurs individuels, éviction des capitalistes « individuels ». Les gros producteurs s'unissent en sociétés par actions, puis en trusts, puis en monopoles (appropriation des grands moyens de production et de communication).

« Avec trusts ou sans trusts, il faut finalement que le représentant officiel de la société capitaliste, l'État, en prenne la direction. »

La propriété d'État sur les forces productives « n'est pas la solution du conflit », mais elle renferme en elle « le moyen formel, la façon d'approcher de la solution ». La classe capitaliste, ou le mode de production capitaliste « finit par être convaincu de sa propre incapacité de continuer à administrer ces forces productives ». La bourgeoisie dès lors se présente comme superflue, ses fonctions sociales peuvent être remplies par des employés rémunérés.

— *Troisième stade. Révolution prolétarienne*

La force d'expansion des moyens de production « fait sauter les chaînes dont le mode de production capitaliste l'avait chargée ». En poussant de plus en plus à la transformation des grands moyens de production socialisés en propriété d'État, le capitalisme montre lui-même la voie à suivre pour accomplir ce bouleversement : la révolution prolétarienne. Cette libération est la « seule condition requise pour un développement des forces productives ininterrompu », progressant à un rythme toujours plus rapide, et par suite, « pour un accroissement pratiquement sans bornes de la production elle-même ».

Le capitalisme a aussi produit les forces sociales humaines [prolétariat] capables de réaliser cette nécessité objective.

« En transformant de plus en plus la grande majorité de la population en prolétaires, le mode de production capitaliste crée la puissance qui, sous peine de périr, est *obligée* d'accomplir ce bouleversement. »

Compte tenu de la « maturité » maintenant atteinte par la production capitaliste, la conscience des prolétaires n'est plus, du moins dans « son expression théorique », dans un état « d'immatrité », comme elle l'était dans les conditions d'une production bourgeoise à son stade premier, à l'époque du « socialisme utopique ». Les conditions objectives et subjectives de la révolution prolétarienne seraient dès lors réunies. Et cette révolution peut désormais résoudre les contradictions développées par le mode capitaliste de production.

Le prolétariat s'empare du pouvoir d'État et, en vertu de ce pouvoir, « socialise les moyens sociaux de production et d'échange », les transforme en « propriété publique ». La nature sociale des forces productives modernes est effectivement reconnue. Le mode de production, d'appropriation et d'échange est mis en harmonie avec le caractère social des moyens de production. Il devient possible de maîtriser les conditions sociales de la production, c'est la fin de l'anarchie sociale de la production, remplacée par l'organisation planifiée consciente.

Avec l'élimination de la production marchande disparaît aussi la domination du produit sur le producteur. Le règne de la liberté succède au règne de la nécessité. Comme il n'y a plus de classe exploiteuse, il n'y a plus besoin d'opprimer une classe exploitée, donc plus besoin d'État.

« Par là, pour la première fois, l'homme se sépare, dans un certain sens, définitivement du règne animal, passe de conditions animales d'existence à des conditions réellement humaines. Le cercle des conditions de vie [...] qui jusqu'ici dominait l'homme, passe maintenant sous la domination et le contrôle des hommes. »

« C'est le bond de l'humanité, du règne de la nécessité dans le règne de la liberté. Les forces socialement agissantes n'agissent plus comme les forces de la nature : aveugles, destructrices. Une fois reconnues, elles peuvent dans les mains des producteurs associés, se transformer en servantes dociles. Dès lors la société n'a plus

besoin d'Etat, en tant qu'organisation de la classe exploiteuse pour maintenir par la force la classe exploitée dans les conditions d'oppression données par le mode de production existant. »

On ne commentera pas ici la conception qu'Engels se fait de l'Etat, en notant seulement qu'elle résulte de sa « conception matérialiste de l'histoire », telle qu'il l'attribue improprement à Marx.

#### L'ARGUMENTAIRE ADVENTICE

Cet argumentaire, pour partie imbriqué dans le premier, n'est lisible qu'en pointillé. Il porte principalement sur la généralisation de l'échange (marchand) et l'amplification de l'anarchie sociale de la production qui en résulte dans l'ensemble de la société. Des formulations de Marx sont utilisées, sans que l'on sache si la "logique" mise en œuvre dans le *Capital* est pleinement mobilisée. S'il tel avait été le cas, on peut supposer que l'argumentaire principal n'aurait pas été polarisé sur la seule question de la contradiction forces productives / rapports de production (et sur passage d'un mode individuel à un mode "social" de production).

Il ne s'agit pas de négliger l'importance de cette contradiction qui ne se pose pas en extériorité par rapport à la conception marxiste, telle qu'exposée dans le *Manifeste communiste*. Le travail ultérieur de Marx conduit cependant à intégrer cette contradiction dans un développement théorique plus large, prenant pour point de départ la contradiction que recèle *toute forme marchande de production et la finalité qu'elle implique*. C'est sur la base de ce soubassement théorique qu'on peut rendre compte de ce qui détermine l'anarchie sociale de la production dans le mode capitaliste de production, dans ses différentes manifestations.

Ce qu'Engels évoque en ces termes :

« Nous avons vu que le mode de production capitaliste s'est infiltré dans une société de producteurs de marchandises, producteurs individuels dont la cohésion sociale avait pour moyen, l'échange de leurs produits. Mais toute société reposant sur la production marchande a ceci de particulier que les producteurs y ont perdu la domination sur leurs propres relations sociales. »

Si l'on passe sur le terme "infiltré", on peut retenir que pour Engels, production marchande simple et production marchande capitaliste présentent un point commun, du point de vue de l'anarchie qu'elles génèrent. Il indique :

« les lois de la production marchande, qui sommeillaient jusque-là, entrèrent en action d'une manière plus ouverte et plus puissante. »

L'anarchie de la production sociale [déjà contenue en germe dans la forme simple] fut « de plus en plus poussée à son comble ». Engels toutefois ne pose pas de façon explicite ce qui ressort aussi de la finalité de toute production marchande. Par définition, cette finalité est "marchande", le but qu'elle poursuit est la vente des marchandises: ou dit autrement il s'agit de réaliser par la vente la valeur du travail contenu dans les marchandises, et, autant que faire se peut, réaliser la part de plus-value qui y est incluse. Dans les conditions de la production marchande, cette finalité n'est que virtuelle, elle peut ou non s'actualiser. Bien que la production marchande requière pour support l'existence de besoins sociaux, sa finalité (son but ultime) ne se pose pas d'abord en fonction de ces besoins. Il existe donc un possible décalage (hiatus) entre procès de production de valeur et sa réalisation sur le marché.

Ce que, s'agissant de la production marchande simple, Engels signale :

« Chacun produit [...] avec ses moyens de production dus au hasard et pour son besoin individuel d'échange. Nul ne sait quelle quantité de son article parviendra sur le marché ni même quelle quantité il en faudra ; nul ne sait si son produit individuel trouvera à son arrivée un besoin réel, s'il retirera ses frais ou même s'il pourra vendre. C'est le règne de l'anarchie de la production sociale. »

Engels précise aussi que la production marchande, comme toute autre forme de production, est soumise à des lois, immanentes, inséparables d'elle, qui s'imposent aux producteurs comme lois de la concurrence, aboutissant à une lutte généralisée pour les débouchés.

« Ces lois s'imposent malgré l'anarchie, en elle, par elle. Elles se manifestent dans la seule forme qui subsiste de lien social, dans l'échange, et elles prévalent en face des producteurs individuels comme lois coercitives de la concurrence. »

« La lutte n'éclata pas seulement entre les producteurs locaux individuels ; les luttes locales grandirent de leur côté jusqu'à devenir des luttes nationales : les guerres commerciales du XVIIe et du XVIIIe siècle. La grande



industrie, enfin, et l'établissement du marché mondial ont universalisé la lutte et lui ont donné en même temps une violence inouïe. Entre capitalistes isolés, de même qu'entre industries entières et pays entiers. »

A propos de l'anarchie de la production, Engels semble à cheval entre deux argumentaires. Il ne pose pas le fondement de cette anarchie en relation avec les contradictions qui successivement s'engendrent et se réengendrent dans le cours du cycle du capital. La contradiction génératrice de l'anarchie paraît parfois se reproduire seulement sous l'angle de « l'antagonisme entre l'organisation de la production dans la fabrique individuelle et l'anarchie de la production dans l'ensemble de la société ».

« Le moyen principal avec lequel le mode de production marchand capitaliste accroît cette anarchie dans la production sociale était le contraire de l'anarchie : l'organisation croissante de la production sociale dans chaque établissement de production. »

La force motrice de « l'anarchie sociale de la production », loi impérative pour chaque capitaliste industriel, contraint chacun à « perfectionner de plus en plus son machinisme sous peine de ruine », donc à accroître la production sans savoir s'il sera possible de l'écouler.

Elle conduit aussi à rendre du travail humain superflu, transformant « de plus en plus la grande majorité des hommes en prolétaires », autre facteur qui contribue à saper ses propres débouchés marchands.

« Le machinisme devient, pour parler comme Marx, l'arme la plus puissante du capital contre la classe ouvrière, [...] le moyen de travail arrache sans cesse le moyen de subsistance des mains de l'ouvrier, [...] le propre produit de l'ouvrier se transforme en un instrument d'asservissement de l'ouvrier. »

« Le surmenage des uns détermine le chômage des autres » et « la grande industrie, qui va à la chasse, par tout le globe, du consommateur nouveau, limite à domicile la consommation des masses à un minimum de famine et sape ainsi son propre marché intérieur. »

Plus généralement, l'énorme force d'expansion de production capitaliste, « à côté de laquelle celle des gaz est un véritable jeu d'enfant », se manifeste « comme un *besoin* d'expansion qualitatif et quantitatif », qui ne prend en compte aucune contre-pression.

Une contre-pression immanente n'en est pas moins « constituée par la consommation, le débouché, les marchés ». Et, « la possibilité d'expansion des marchés, extensive aussi bien qu'intensive, est dominée en premier lieu par des lois toutes différentes, dont l'action est beaucoup moins énergique ».

A ce point de l'exposé, même s'il n'en explicite pas tous les rapports et enchaînements, Engels se « raccorde » à l'analyse d'ensemble du mode de production capitaliste, tel qu'on peut le dégager à partir de l'architecture du *Capital*, au sujet des crises capitalistes de surproduction (4).

« L'expansion des marchés ne peut pas aller de pair avec l'expansion de la production. La collision est inéluctable et comme elle ne peut engendrer de solution tant qu'elle ne fait pas éclater le mode de production capitaliste lui-même, elle devient périodique [...] engendre un nouveau «cercle vicieux».

« La circulation des marchandises est momentanément anéantie ; le moyen de circulation, l'argent, devient obstacle à la circulation; toutes les lois de la production et de la circulation des marchandises sont mises sens dessus dessous. La collision économique atteint son maximum : le mode de production se rebelle contre le mode d'échange. »

« Le mode de production ne peut plus transformer cette masse de moyens de production tout entière en capital ; ils chôment ». [...] Car, dans la société capitaliste, les moyens de production ne peuvent entrer en activité à moins qu'ils ne se soient auparavant transformés en capital, en moyens pour l'exploitation de la force de travail humaine. La nécessité pour les moyens de production et de subsistance de prendre la qualité de capital se dresse comme un spectre entre eux et les ouvriers. »

« Le commerce s'arrête, les marchés sont encombrés, les produits sont là aussi en quantités aussi massives qu'ils sont invendables, l'argent comptant devient invisible, le crédit disparaît, les fabriques s'arrêtent, les masses travailleuses manquent de moyens de subsistance pour avoir produit trop de moyens de subsistance, les faillites succèdent aux faillites, les ventes forcées aux ventes forcées. L'engorgement dure des années, forces productives et produits sont dilapidés et détruits en masse jusqu'à ce que les masses de marchandises accumulées s'écoulent enfin avec une dépréciation plus ou moins forte, jusqu'à ce que production et échange reprennent peu à peu leur marche. Progressivement, l'allure s'accélère, passe au trot, le trot industriel se fait galop et ce galop augmente à son tour jusqu'au ventre à terre d'un *steeple chase* complet de l'industrie, du commerce, du crédit et de la spéculation, pour finir, après les sauts les plus périlleux, par se retrouver... dans le fossé du krach. Et toujours la même répétition. »

\*\*\*

On s'est efforcé (difficilement) de dégager l'articulation de l'argumentaire principal et de l'argumentaire adventice, en se centrant sur les différentes façons de caractériser ce qu'est un mode de production et sur la façon de concevoir le processus de passage du mode capitaliste de production à un mode socialiste de production. Cet exercice peut se présenter comme vain, de même que son objet : rendre intelligible le processus concret par lequel l'instauration d'un régime de production socialiste devient historiquement possible. Bien que cette possibilité puisse se présenter sous le même angle au regard d'une nécessaire mise en correspondance entre forces productives et rapports de production, elle ne se construit pas en fonction des mêmes déterminations concrètes dans les deux argumentaires.

— S'agissant de l'argumentaire principal, on constate que dans la caractérisation des modes de production, une importance prépondérante est donnée aux modalités empiriques de production : — soit production à une échelle individuelle, dans un isolement relatif, avec des instruments en propriété individuelle, convenant à cette échelle ; — soit production réalisée à une échelle "sociale" (i.e. forces collectivement groupées), avec des moyens de production (sociaux) adaptés à cet usage. En fonction de ces modalités se trouvent caractérisés différents "modes de production", pris dans un sens restreint : — petite production individuelle, "médiévale" (parfois "féodale"), tel qu'elle relève d'une division du travail "naturelle" (sans méthode), se distinguant, voire s'opposant, au — "mode capitaliste de production", relevant d'une division méthodique et d'une façon de produire "sociale" (non individuelle).

Au sein de cet argumentaire, la contradiction fondamentale du mode de production capitaliste résulte pour l'essentiel du conflit entre façon "sociale" de produire et maintien d'un mode d'appropriation privé (voire individuel) des moyens de production et des produits. Le passage du capitalisme au socialisme se présente comme processus linéaire, sous l'espèce d'un enchaînement plus ou moins automatique de stades. Les "formes" individuelles de la production : les forces productives, puis d'une certaine façon aussi les rapports d'appropriation, sont progressivement refoulées. Les données immédiates de la socialisation (forces productives et rapports de production) sont réunies. Dans ce schéma, le mouvement des classes se présente comme instrument plus ou moins passif d'un processus quasi « inéluctable ».

— Le second argumentaire, qui se présente rarement dans sa cohérence interne, relève d'une analyse d'ensemble du mode de production capitaliste, telle qu'elle se trouve théorisée dans *le Capital*. La contradiction centrale de ce mode de production est rapportée à celle de sa « forme élémentaire », et à sa finalité. Au regard de cette finalité, mode de production marchand simple (production individuelle ou non), et mode de production capitaliste se "constituent" sur une même matrice ou "noyau", contradictoire, qui est au fondement de l'anarchie sociale de la production.

En conséquence, le passage (ou "bond") d'un mode capitaliste de production à un mode socialiste de production, présuppose un changement de forme et de finalité. Dans son essence, même si des phases transitoires se révèlent inévitables, le mode socialiste de production ne s'édifie pas en prenant appui sur ce qui constitue la « forme élémentaire de la richesse », dans le capitalisme, ni sur la finalité que recèle cette forme. Ce n'est plus la visée première d'accumulation de richesses en argent ou capital (*chrématistique*) qui règle la production et les échanges, mais celle d'un développement de richesses se posant comme devant *d'abord* répondre aux besoins sociaux (5).

Parvenir à réaliser un tel "bond de l'humanité", inverser l'ordre des finalités, peut se révéler moins aisé que ne le laisse supposer l'argumentaire principal. Si le mode de production capitaliste « en transformant de plus en plus la grande majorité de la population en prolétaires [...] crée la puissance qui, sous peine de périr, est *obligée* d'accomplir ce bouleversement », le processus chaotique de ce mode de production fait naître aussi d'autres facteurs qui retardent ou contrecarrent un tel « bouleversement », du point de vue des facteurs proprement humains (classes sociales).

L'analyse théorique du *Capital* (du mode de production capitaliste) établit en effet, que quelque puissent être les avancées réalisées dans la marche vers une "socialisation" des forces productives, le capitalisme ne peut aboutir par une marche graduelle à une mise en correspondance entre forces productives et rapports de production. La trajectoire du capital est marquée par une succession de mouvements compulsifs, les « convulsions de la richesse » dont parlait Sismondi, qui mettent à nu son caractère immanquablement anarchique et destructeur, caractère déjà contenu, on l'a souligné, dans sa « forme élémentaire ». La classe prolétarienne n'est pas seule à être menacée par cette succession de convulsions toujours plus dévastatrices qui finissent par atteindre toutes les classes. Aussi, est-ce en prenant appui sur le rejet général de la polarité destructrice de « l'économie capitaliste », que peut-être

posée, face à toute la société, la nécessité de résoudre les contradictions qui la minent. Il s'agit en effet d'en affranchir la société tout entière, et pour cela changer de « mode de production », ainsi que François Vidal le requérait déjà en 1846.

On peut supposer qu'au vu des facteurs contradictoires que développe le mode capitaliste de production, les forces sociales capables de diriger le mouvement d'ensemble qui mettra fin à ses convulsions destructrices, ne se mobiliseront pas uniquement en fonction d'une conception « d'expression théorique » (mettant au premier plan la contradiction entre caractères des forces productives et des rapports de production), mais vraisemblablement aussi sous l'influence de principes "non scientifiques" d'égalité et de justice universelles.

H.D.

(1) Voir Bernard H. Moss, *Aux origines du mouvement ouvrier français. Le socialisme des ouvriers de métier 1830-1914*, édition française, Les Belles Lettres, 1985 ; et Armand Cuvillier, *Hommes et idéologies de 1840*, Marcel Rivière, 1956 ; *Un journal d'ouvriers, L'Atelier, 1840-1850*, Les Éditions Ouvrières, 1954.

(2) Dans son autobiographie, Althusser reconnaît n'avoir lu que quelques passages de Marx : « A partir d'une simple formule, je me sentais capable (quelle illusion !) de reconstituer sinon la pensée du moins la tendance et l'orientation d'un auteur ou d'un livre que je n'avais pas lus. » (*L'avenir dure longtemps* – 1992).

(3) « Du travail de ses mains, chacune d'entre nous ne tirera pour sa subsistance que quatre deniers la livre. [...] Pourtant, soyez assuré qu'il n'y en a pas une parmi nous qui ne rapporte vingt sous ou plus » « [Et s'enrichit] de notre desserte [travail], celui pour qui nous travaillons ». D'après Chrétien de Troyes, *Yvain ou le chevalier au lion* (1176-1181), édition Garnier-Flammarion, 1990.

(4) *Prendre en compte le "noyau" contradictoire de la forme marchande dans la théorie de Marx : la "forme marchandise" des produits du travail et la possibilité des crises capitalistes* : Dans le premier chapitre du *Capital*, Marx donne des éléments pour saisir dans ce "noyau". Portant son attention sur « le double caractère du travail présenté par la marchandise », il met en évidence que dans la production marchande, le travail engendre dans un même mouvement un produit utile et une valeur pour l'échange. Pour que la valeur marchande se réalise elle a besoin d'un support utile, correspondant à un besoin. Mais pour qu'elle se réalise du point de vue marchand et capitaliste, il lui faut aussi être vendue (trouver un équivalent dans l'échange : autre marchandise ou argent). Si l'échange ne s'actualise pas, la valeur produite par le travail (et la plus-value qu'elle contient) ne peut non plus être réalisée. De cette possible dissociation entre valeur d'usage et réalisation de la valeur d'échange, gît la possibilité des crises.

L'usage du crédit montre bien cette dissociation dans le temps : à une richesse déjà produite (un logement par exemple), peut correspondre un paiement différé (au niveau d'un particulier) d'un équivalent argent. En sens inverse, on peut escompter une production ultérieure de valeurs au moyen de "crédits" aux entrepreneurs. Il y a déjà possibilité que le "parcours" complet ne parvienne pas à son terme, et qu'on puisse ainsi aboutir à un "désordre" d'une ampleur plus ou moins grande. Dans la pure spéculation boursière, la dissociation peut atteindre sa limite, dans la mesure où il peut arriver qu'il n'y ait plus aucun support utile, et aucune production effective de valeur d'échange, dans l'accroissement d'un capital donné (plus aucune création de valeur réelle, en tant que produit du travail). Le mouvement ordinaire de la production et de l'échange marchand simple est M-A-M (Marchandise-Argent-Marchandise), le mouvement marchand capitaliste est A-M-A' (Argent-Marchandise-plus d'Argent. L'accroissement d'argent final reflète l'accroissement de Valeur créée par le travail humain, c'est la plus-value). Mais comme l'indique Marx, le rêve du capitaliste serait d'avoir directement A-A', sans qu'il y ait besoin de créer de réelle valeur nouvelle, il rêve de tirer directement un accroissement d'argent de l'argent lui-même. Or, si l'accroissement du capital argent n'a plus aucun rapport avec la production de richesses réelles, le monde imaginaire qu'il projette se fracasse un jour ou l'autre contre la réalité. Une économie qui en vient à chevaucher de telles chimères aboutit nécessairement à des carambolages, carambouillages, et, à terme, à la faillite généralisée. [*Voir chapitre suivant*]

(5) Au début du XXe siècle, dans un ouvrage du socialiste guesdiste, Georges Dazet, l'auteur propose un plan très concret de réorganisation socialiste de l'économie, en fonction d'une inversion de sa finalité. Il tient pleinement compte des conditions générales de la production, mais aussi des institutions politiques pour mettre en œuvre pratiquement ce projet. Dans la conjoncture d'alors, ce plan ne paraît nullement « utopique » sous le regard des contemporains (y compris dans la très sérieuse *Revue politique et parlementaire*). Georges Dazet, *Lois collectivistes pour l'An 19...*, Editions Inclinaison, 2014.

## IV — Marx (*le Capital*) - Les crises générales, manifestations du point culminant du mouvement contradictoire du cycle du capital

« Le mouvement contradictoire de la société capitaliste se fait sentir au bourgeois pratique de la façon la plus frappante, par les vicissitudes de l'industrie moderne à travers son cycle périodique, dont le point culminant est — la crise générale. Déjà nous apercevons le retour de ses prodromes ; elle approche de nouveau ; par l'universalité de son champ d'action et l'intensité de ses effets, elle va faire entrer la dialectique dans la tête même aux tripoteurs qui ont poussé comme champignons [...] »

Karl MARX, *le Capital*, Livre I, tome 1, Postface de la deuxième édition allemande, Editions sociales, 1971, p.29.

Dès le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, selon Marx, devait sonner le « glas de l'économie bourgeoise » en tant que science, lorsque, au cours d'une crise décisive se manifesta en toute clarté l'opposition entre les principales classes que le mode de production capitaliste avait développées. L'économie bourgeoise ne pouvait plus dès lors rendre compte du « mystère impénétrable » de ses propres rapports, dont les crises sont une des expressions. Au mieux, l'analyse pouvait-elle isoler un épisode particulier du mouvement immanent de ce régime, sans parvenir à éclairer leurs enchaînements nécessaires. Se centrant sur l'un ou l'autre des chaînons de ce mouvement, sans remettre en cause les fondements du régime, les spécialistes pouvaient espérer y porter remède, pourvu que l'on se dote de quelque réglementation exigeante, ou qu'on contienne le capitalisme dans les limites d'une « bonne moralité ».

Lors de ces pics extrêmes de la crise, il peut arriver cependant que des économistes bourgeois se demandent, comme aujourd'hui, s'il ne serait pas nécessaire d'examiner de plus près la théorie de Marx. Et si l'on s'y réfère, on est tenu de considérer que les crises du capitalisme, sous leur forme générale, ne signalent pas le commencement d'un processus mais son aboutissement (1). Certes, dans *le Capital*, Marx ne propose pas une analyse passe-partout des phénomènes de crise et de l'enchaînement de leurs séquences jusqu'à leur généralisation, mais il établit que la *possibilité* des crises se trouve déjà contenue dans le « noyau » contradictoire qui est au fondement du mouvement du mode de production marchand capitaliste. Et si l'on se pénètre de l'ensemble de son raisonnement, il ressort aussi que *l'actualisation* de cette possibilité et sa généralisation sont inéluctables à terme, quoique les conditions concrètes puissent ordonner les diverses séquences de façon spécifique.

Pour ces spécialistes de l'économie, le recours à Marx néglige en général cette approche théorique d'ensemble. Une fois la plus grande alerte passée, chacun en revient vite à l'idée qu'il est possible de « corriger », sans avoir à remettre en cause la « logique » même du régime, ce que l'on considère comme de simples « dysfonctionnements » [idée qu'il ne s'agit que d'un défaut de fonctionnement, alors que le phénomène des crises résulte au contraire du fonctionnement « normal » du capitalisme]. Très vite aussi, divers regroupements de capitaux et de puissances s'efforcent de tirer profit de la crise, dans l'intention d'affermir leurs positions en ébranlant celles de leurs rivaux (2).

Il existe aussi des courants politiques, qui, se revendiquant d'une « perspective marxiste », posent tout à trac la nécessité de « renouer avec le marxisme ». Intention honorable, si l'on admet que pour « renouer », il faut avoir auparavant « noué ». Ce qui, si l'on prend l'approche théorique de Marx au sérieux, ne s'improvise pas. Seule la maîtrise, ne serait-ce qu'analytique, de l'ensemble (inachevé) du *Capital*, autorise à dégager les bases d'une analyse cohérente des crises capitalistes, y compris la plus récente.

Au sein de ces courants, les rédacteurs peuvent ne pas être avares en références à des textes de Marx, par le biais de citations pleines de mordant, parfois reprises d'une contribution à l'autre, au service d'argumentaires variés, sans recours directs à des apports théoriques essentiels. Et sans même que l'on imagine nécessaire de rechercher où telle ou telle citation est effectivement attestée (3), ou que l'on se préoccupe du contexte qui lui confère son sens.

L'ensemble de la théorie ne sera pas mobilisé, on se bornera à proposer quelques considérations générales sur les déterminations des crises capitalistes (sans rendre compte de l'ensemble du

“mouvement réel” qui a donné sa forme à la crise actuelle) (4). Ajoutons que l’usage des citations ne sera requis qu’en vue d’illustrer tel ou tel point de l’analyse, non pour s’y substituer.

Deux aspects touchant aux conditions de possibilité des crises dans le régime capitaliste, seront examinés: les déterminations de “l’anarchie” sociale qui résultent du mode de production capitaliste, et la “matrice” marchande capitaliste d’une telle “anarchie”.

En préalable, il est indispensable de rendre sensible le fait que l’un des apports théoriques essentiels de Marx, consiste à avoir mis au jour que l’état, ou les états, d’anarchie et de concurrence du régime capitaliste, les principales contradictions économiques et sociales de ce régime, sont contenus en germe, et en certaines occurrences plus qu’en germe, dans le régime de la production marchande simple (pré ou proto capitaliste). Si le premier chapitre du *Capital* de Marx a pour titre « la Marchandise » et non pas « l’exploitation du prolétaire par le capitaliste » ou « la plus-value » ou « le profit », ce n’est pas par hasard. Ce faisant Marx n’a pas sacrifié au désir égoïste, purement intellectuel, de livrer un chef-d’œuvre théorique, mais bien plutôt de poser les “causes dernières”, c’est à dire les déterminations premières gisant dans le noyau rationnel élémentaire du régime capitaliste qu’est la marchandise dans la production marchande simple, dont le capitalisme n’est que la puissanciation, l’approfondissement et l’extension.

Certains commentateurs (y compris Engels) ont pu donner à penser, ou même enjoindre de penser, que l’on pouvait faire l’économie de l’étude du premier chapitre du *Capital*, ou en prendre connaissance comme s’il s’agissait d’une œuvre répondant à un souci de perfection esthétique, ou d’une préparation à la compréhension de la plus-value. Ceci est au mépris de la réalité même de l’ouvrage, du travail, de Marx, et de l’avertissement explicite qu’il formule selon lequel si l’on ne peut éviter le fait que dans toute science le début soit ardu, rébarbatif, il n’en faut pas moins absolument commencer par le commencement (5).

Le premier chapitre du *Capital* est indubitablement un chef-d’œuvre formel, mais au contraire d’être une propédeutique il est partie intégrante de la théorie de Marx, l’exposé de la fondation de la théorie constituée, dans sa totalité, en quoi il est également chef-d’œuvre. Faute de s’approprier d’abord ce premier chapitre, et sa raison d’être (son “pourquoi”), la théorie de Marx ne peut être assimilée et mise en œuvre. Marx soi-même a bien vu la tentation à laquelle peuvent céder certains lecteurs d’aller directement à ce qui leur semble plus “parlant”, comme l’exploitation de la force de travail.

### **La contradiction entre le caractère social des forces productives et le caractère privé des rapports sociaux de production (et son impact sur les crises de surproduction)**

Avant de s’intéresser à l’apport essentiel de Marx, on peut brièvement faire état d’un texte d’Engels, extrait de la brochure *Socialisme utopique, socialisme scientifique* (texte analysé dans sa structure composite dans le précédent chapitre). Dans ce texte d’Engels, les crises, telles qu’elles se manifestent au sein du mode de production capitaliste, sont principalement présentées comme résultant de la contradiction entre caractère privé de la propriété des moyens de production et caractère social des forces productives, contradiction que ce mode de production puissancie. En référence à Marx, Engels signale aussi que cette contradiction, dans sa forme spécifique, est déjà contenue dans le mode de production marchand simple. Il n’analyse pas cependant la forme commune et le fondement commun de ces deux modes de production (6), à partir de leur « forme élémentaire », telle que Marx l’établit dans le premier chapitre du *Capital*.

Le mode de production capitaliste se présente en effet comme développement abouti du mode de production marchand. La marchandise est la réalité, et par conséquent la catégorie rationnelle élémentaire tout à la fois de la production marchande simple et de la production capitaliste. La production marchande simple contient en elle, en germes plus ou moins développés, les *conditions* des différents états et des contradictions du capitalisme (7).

Engels fait état de plusieurs traits qui caractérisent cette production marchande simple, telle qu’elle se distingue de la production capitaliste. En tant que forme pure, qui ne correspond pas toujours à une réalité historique, la production marchande simple repose sur le travail individuel et la propriété des travailleurs sur leurs moyens de production. Pour que ce mode de production puisse se manifester, des conditions sont requises :

— Il faut qu’un certain développement des forces productives permette aux travailleurs de produire

plus que le nécessaire à leur consommation immédiate (un surplus). Une partie peut donc être commercialisée, portée sur le marché.

— Les producteurs privés consomment une partie de leurs *produits* et échangent leurs surplus comme *marchandises*. Dans le cadre de cette production marchande limitée, il y a *relative correspondance entre le caractère des forces productives* (échelon individuel) *et les rapports de production* (propriété privée de moyens de production individuels).

En dépit de cette correspondance relative, les “germes” d’une “anarchie sociale” de la production, se trouvent contenus dans le régime marchand. Chacun en effet produit pour lui-même ou en vue d’un échange, non directement en fonction de besoins sociaux préalablement définis. Le producteur ne peut connaître au-delà de sa sphère propre, la quantité de marchandises que les autres producteurs envisagent de produire, ni la proportion nécessaire de surplus à produire, par rapport au marché.

Dans les stades historiques d’échange à une échelle réduite, communautés de villages, etc., l’anarchie, bien que contenue “en germe” dans la “forme” marchande, ne pouvait se manifester. Le producteur d’une marchandise connaissait plus ou moins l’étendue de la demande de sa marchandise, il avait en général peu de concurrents, et pouvait donc régler sa production, et par suite son activité, sur des débouchés connus. Il pouvait exister des “désajustements” entre “offre” et “demande”, mais pas de réelle crise de “surproduction”. Lorsque la production marchande s’est développée, a débordé les cadres étroits des communautés restreintes, que le producteur marchand a produit pour un marché plus large, la production de marchandises se réglait déjà plus difficilement sur des besoins connus, et tendait à devenir aveugle. Cet aveuglement devait prévaloir pleinement avec la généralisation de la production de biens sous forme marchandise devenant le but premier de la production. La production dans l’ensemble de la société devait dès lors tendre à devenir véritablement anarchique (tendance en partie contrecarrée et masquée, par l’organisation en corporations, en guildes et divers moyens pour réguler la production). Dans cet état, le producteur pouvait déjà se trouver dans la situation de ne pas pouvoir écouler sa marchandise, ou de l’échanger à perte c’est-à-dire en ne réalisant pas sa “valeur”, en ne réalisant pas même la “valeur” des moyens de production dépensés pour sa production, (et par conséquent se trouver dans la situation de ne pouvoir reproduire sa production).

Il est important de considérer ici que l’anarchie dont il est question, est anarchie à l’échelle de la société, *dans les échanges*, puis dans leur généralisation, et *non pas anarchie des procès de production immédiats*. En tant que travailleur, le producteur marchand ne dépense pas sa force de travail à l’aveugle (« sans méthode ») mais de façon rationnelle. Il en sera de même dans le procès de production capitaliste.

Le capitalisme, fondé sur la logique de la production marchande (8), va développer considérablement les forces productives, et créer les moyens de produire des richesses fantastiques, et par là même de satisfaire des besoins sociaux. C’est là l’un de ses aspects progressif dans l’histoire. Il élargit la production à l’échelon social : usines, machines utilisées collectivement par un ensemble d’hommes. Les produits du travail sont le fruit d’une activité collective et socialisée, et sont en quantité considérable. Toutefois ces *forces productives, devenues sociales*, ne correspondent plus aux *rapports de production qui sont restés fondés sur la propriété privée capitaliste des moyens de production*, à la différence de ce qui se produisait dans la production marchande simple (où une certaine correspondance existait entre caractère des forces productives et des rapports de production). Les moyens sociaux de la production sont devenus « propriété privée » du capital.

Le décuplement des forces productives, l’organisation croissante de la production, dans chaque unité, dans chaque branche de la production, vont accroître l’anarchie à l’échelle de la société, dans les échanges généralisés (9). L’anarchie de la production des artisans, des petits producteurs marchands avait des conséquences limitées. Il n’en est pas de même avec la production industrielle capitaliste qui oblige à toujours élargir l’échelle de la production. De plus, la logique marchande capitaliste suppose la prévalence de la mise en valeur du capital et la réalisation du profit, et non pas directement la satisfaction des besoins de la société. Les différents capitaux en concurrence pour la réalisation des valeurs produites et l’obtention de profits, tendent ainsi à “investi” dans les secteurs jugés les plus aptes à la réalisation des valeurs, les plus “profitables”, “rentables” (ce qui peut impliquer l’abandon d’autres secteurs jugés moins rentables), conduisant à terme à des “engorgements” du marché.

S’il ne peut réaliser sur le marché la valeur de ses marchandises (et la plus value qui y est contenue), le capital préfère les détruire, freiner la production, la supprimer dans des branches à faible

taux de profit, s'orienter vers des secteurs ou lieux d'investissements plus rentables, et finalement tendre à la fuite en avant dans les secteurs spéculatifs, jusqu'à qu'il n'y ait plus aucun support de production de richesses réelles et de création de valeurs, qui puisse garantir un accroissement réel du profit.

### **La production marchande contient en germes, plus ou moins développés, les déterminations des états de crise du capitalisme**

L'apport théorique essentiel de Marx est d'avoir mis au jour ce qui n'est pas vraiment présent dans le texte d'Engels, le « noyau rationnel », ou « matrice », du mode de production capitaliste, c'est-à-dire son rapport à la marchandise, et au mode marchand simple. Et d'avoir établi sur la base de cette « matrice » le mouvement et les changements de formes qui traversent le développement immanent de ce régime, et « l'anarchie » qui en découle nécessairement.

Dans le chapitre III du *Capital*, « La monnaie ou la circulation des marchandises », Marx note :

« Les contradictions que recèle la marchandise, de valeur usuelle et valeur échangeable, de travail privé qui doit à la fois se représenter comme travail social, de travail concret qui ne vaut que comme travail abstrait; ces contradictions immanentes à la nature de la marchandise acquièrent dans la circulation leurs formes de mouvement. Ces formes impliquent la possibilité, mais aussi seulement la possibilité des crises (10). Pour que cette possibilité devienne réalité, il faut tout un ensemble de circonstances qui, au point de vue de la circulation simple des marchandises, n'existent pas encore. »

Dans le mode de production marchand, il n'y a pas seulement création par le travail d'un produit utile, mais dans un même mouvement, d'un produit en vue du marché, c'est-à-dire, une marchandise. La marchandise est comme Janus, elle a un double caractère, elle n'est pas deux « choses » mais *une seule* ayant un *double caractère*, elle est *valeur d'usage* (ou d'utilité) et *Valeur* c'est-à-dire que du *travail humain* (seul créateur de la Valeur, alors qu'il n'est pas seul créateur de valeur d'usage) est cristallisé en elle, Valeur qui se présente comme *valeur d'échange* (11). La marchandise est un produit rendu en vue de l'échange, échange de valeurs d'usage, et de Valeurs.

La formation du produit du travail du producteur comme marchandise est un processus historique. Les produits du travail prennent la « forme de marchandise » d'abord « accidentellement » de façon « limitée », ensuite cette transformation devient régulière et se généralise, jusqu'à ce que tendanciellement la totalité des valeurs d'usages produites (ou appropriées de façon privée) ne puissent circuler que sous la forme de marchandise. Elles doivent, dit Marx, passer par « *le détour de la marchandise* ».

Dès que le produit du travail du producteur (partiellement ou dans sa totalité) devient régulièrement marchandise, la création de marchandises, de produits pour l'échange, tend à devenir le but de la production; et le but nécessaire visé de l'échange c'est la réalisation (12) de la valeur d'échange. Mais cette valeur d'échange peut ou non trouver à se réaliser sur le marché. [Voir note 15]

Pour que la valeur d'une marchandise *se réalise*, elle a besoin d'un support utile. Mais pour qu'elle se réalise d'un point de vue marchand et capitaliste, elle doit trouver à se vendre (trouver un équivalent, argent ou marchandise, dans l'échange). Si l'échange ne s'actualise pas, la valeur produite par le travail (et la plus-value qu'elle contient) ne peut non plus être réalisée. De cette possible disjonction entre production d'une valeur utile et réalisation de la valeur qui est contenue en elle, gît la possibilité des crises.

### **Formes de la Valeur et potentielle disjonction entre création et réalisation de la valeur**

[Pour une bonne compréhension de cette sous-partie et de la suivante, une connaissance des premiers chapitres du *Capital* est nécessaire. Dans le Cours « *Etudier le Capital* », on s'efforcera d'en faciliter la lecture]

À chaque progrès historique de la production, donc de la capacité matérielle à nourrir l'échange de marchandises, correspond une évolution de *la forme* de la Valeur (Voir à cet égard l'importance du premier chapitre du *Capital*).

La forme la plus simple de la Valeur, est représentée par le simple producteur, allant au marché échanger le surplus de sa production, contre des produits dont il a besoin et constituant le surplus d'un autre producteur ; elle peut se poser dans la formule qui symbolise l'échange direct de marchandises d'un producteur individuel à un autre : Marchandise—Marchandise [ou M—M].

La forme développée de la Valeur introduit dans l'échange la médiation d'une marchandise donnée comme équivalent général de toutes les autres marchandises (que l'on peut échanger contre toute marchandise). Cette forme se développe complètement avec la forme *argent* de l'équivalent général. L'argent est ici une marchandise particulière dont la valeur d'usage est précisément d'être l'équivalent de toutes les autres marchandises (13). On a presque les mêmes producteurs, mais ils vont échanger leur produit en surplus, non contre un autre, mais contre de l'argent, dissociant ainsi l'échange de produits en *deux phases distinctes* (vente – achat). *L'existence de ces phases distinctes et par conséquent leur potentielle dissociation rend ici logiquement possible l'existence d'une crise* (14).

La formule devient:

— Marchandise—Argent—Marchandise [soit M—A—M].

Dans ce mouvement, le possesseur de la marchandise (M) *achète* l'argent au possesseur d'argent (A) en lui *vendant* sa marchandise, le possesseur d'argent (A) *achète* la marchandise (M). Le détenteur de la marchandise (M) a maintenant de l'argent (A), il peut donc se procurer, acheter, la seconde marchandise (M), soit pour la consommer personnellement, soit pour une consommation productive, moyens de production pour sa propre activité de producteur de marchandises, il a ainsi en tout cas opéré la totalité du mouvement M—A—M. Cependant si la marchandise qu'il a acquise, en ayant vendu la sienne, est destinée à une activité de production, la réalisation qu'il opère de l'ensemble du mouvement M—A—M, a pour objectif une continuation de sa production de marchandise, un nouveau cycle M—A—M. Celui qui avait de l'argent a maintenant de la marchandise, il n'a opéré qu'une partie du mouvement, soit il consomme la première marchandise qu'il a achetée et interrompt le cycle, soit il la remet en circulation, la vend à son tour, et se retrouve dans la position du premier vendeur, dans la première partie M—A. Considérant la généralisation de la circulation marchande la formule M—A—M doit être étendue M—A—M—A—M...

— Cette formule contient en elle-même la forme achevée de la Valeur, correspondant au plus grand développement de la production marchande, où la réalisation de la Valeur est *le but principal*, et où par conséquent l'argent, comme expression et signe universel de la Valeur, est le point de départ et d'arrivée. M—A—M devient alors A—M—A (formule contenue dans la circulation généralisée (infinie) des marchandises M—A—M—A—M—A...). Mais cette formule est un jeu à somme nulle, l'échange de quantités égales de Valeur en argent A—A.

Dans le développement des capacités productives du producteur marchand l'accroissement ( $\Delta$ ) de la richesse (en valeur d'usage et en valeur d'échange) existe, on peut donc poser que périodiquement la formule M—A—M s'augmente de ces accroissements, on aura alors : (a) M—A—M ; (b)  $M^{\Delta}$ — $A^{\Delta}$ — $M^{\Delta}$  ; (c)  $M^{\Delta\Delta}$ — $A^{\Delta\Delta}$ — $M^{\Delta\Delta}$ , etc. Mais, compte tenu du fait que l'échange est toujours (théoriquement) échange de Valeurs égales (de quantité équivalentes de travail humain), cet accroissement de richesse repose tout entier sur l'accroissement des capacités productives du producteur marchand individuel, qui produit plus, c'est-à-dire dépose plus de son travail dans ses produits. Cet accroissement est donc relativement lent (« à pas de tortue » dit Marx). Le producteur marchand obtient un accroissement d'argent pour autant qu'il parvienne à ce que sa marchandise contienne plus de son travail.

— On dépasse cette difficulté avec le capitalisme. La formule de la forme la plus développée de la Valeur, A—M—A, est aussi la formule de la forme la plus développée de la production marchande, la production capitaliste. Le capital qui se présente d'abord comme une accumulation d'argent (A) dans les mains du capitaliste en puissance, a pour but (objet) non pas un jeu à somme nulle (A—A) mais l'accroissement ( $\Delta$ ) de A, sa formule essentielle est A— $A^{\Delta}$  (ou A— $A^{\prime}$ ), A étant le signe de la Valeur, l' $\Delta$  (ou  $\prime$ ) marquent le surplus de Valeur, ou plus-value, qu'obtient le capital en employant des forces de travail humaines. On ne s'occupera pas ici du mode de production de ladite plus-value, notons seulement qu'il se conforme (en théorie) aux règles de la production marchande. Le capital doit dépouiller sa figure première d'argent, se transformer en marchandises destinées à la production de marchandises, pour réapparaître comme argent (A—M— $A^{\prime}$ ), et tout comme celle des marchandises du producteur marchand simple, *la Valeur et par conséquent la plus-value des marchandises obtenue par le capitaliste, ne peut se créer dans l'échange*, mais dans le procès de production immédiate, de travail, le travail humain étant seul créateur de Valeur, et partant de plus-value. (On peut imaginer les conséquences critiques qui découlent de cette nécessité, lorsque les divers agents du capital s'imaginent que dans le procès de circulation, l'argent peut directement créer de l'argent, sans passer



par la production – seule créatrice de valeur.)

### La production généralisée de marchandises et le phénomène des crises

L'anarchie sociale de la production liée à la production généralisée de marchandises, est à son comble si l'on observe que cette production généralisée de marchandises suppose l'intercession d'un "équivalent général", en l'occurrence de l'argent, dans les échanges, il ne s'agit pas de M—M, mais de M—A—M. On a vu que dans cette dernière formule *l'unité de la première formule était rompue, la vente et l'achat peuvent être séparés*, dans le temps et dans l'espace, *la disjonction de la vente et de l'achat rend possible l'interruption (solution de continuité) du cycle*, le producteur marchand qui échange sa marchandise contre de l'argent, peut dans certaines conditions, retenir cet argent, le soustraire momentanément de la circulation, et gripper la réalisation générale (sur un marché donné) des marchandises. Les conséquences sont multiples, il peut par exemple attendre pour remettre son argent dans la circulation que les autres possesseurs de marchandises se résignent à vendre à perte pour ne pas tout perdre, il peut se porter comme acheteur sur d'autres marchés, etc. L'anarchie sociale de la production marchande généralisée (supposant le rôle de l'argent) se trouve alimentée par le fait que la détention d'argent, figure et signe universel des valeurs d'échange de toutes les marchandises, confère au producteur marchand une mobilité économique infiniment supérieure à celle qu'il tient de sa qualité de producteur marchand, il porte plus facilement (plus rapidement notamment) la Valeur réalisée, détenue en argent, dans les productions qui apparaissent comme plus lucratives, que cette même valeur détenue en produit. (C'est l'une, pas la seule, des raisons de la faillite des systèmes bridant cette mobilité, corporations par exemple.)

Au total, pour notre propos limité bien sûr, qui est développé on s'en doute, chez Marx, la production marchande simple développée, notamment l'anarchie sociale qu'elle porte en gestation, porte aussi les prémices des crises de sa forme développée en capitalisme. Celui-ci puise l'anarchie, d'où ressort l'engorgement plus ou moins périodique du marché, *le capital ne peut plus alors réaliser la Valeur de ses marchandises, le capital en marchandises ne trouve plus à se réaliser, le capital en argent ne veut plus jouer son rôle et s'investir*, dans tous les cas de figure il sombre, il se met lui-même, et avec lui les travailleurs, en état de "chômage", jusqu'à l'épuration du marché (15). Avec le capitalisme, la mobilité, la disjonction entre vente et achat (et celle entre achat et paiement) prennent l'allure de faille tectonique (16), jusqu'au point où il devient problématique de savoir simplement qui a vendu à qui, qui a acheté et payé quoi à qui..., qui même est solvable, ce qui peut passer quand les produits peuvent être écoulés, leurs Valeurs réalisées, mais crée la panique lorsque la réalisation de la Valeur des produits devient incertaine, là la formule M—A—M et même M—M prennent leur revanche sur la formule A—M—A'.

Sur cette base, la fuite en avant à laquelle nous assistons depuis des décennies, à la recherche de profits virtuels, où *l'on s' imagine* que, sans passer par la phase de la production, l'argent peut directement créer de l'argent (A—A'), peut se donner libre cours.

« C'est parce que l'aspect argent de la valeur est sa forme indépendante et tangible que la forme de circulation A...A', dont le point de départ et le point final sont de l'argent réel, exprime de la façon la plus tangible l'idée «faire de l'argent», principe moteur de la production capitaliste. Le procès de production apparaît seulement comme un intermédiaire inévitable, un mal nécessaire pour faire de l'argent. C'est pourquoi toutes les nations adonnées au mode de production capitaliste sont prises périodiquement du vertige de vouloir faire de l'argent sans l'intermédiaire du procès de production. » *Le capital*, Livre deuxième, tome IV, « Le cycle du capital argent ».

« Le revirement subit du système de crédit en système monétaire ajoute l'effroi théorique à la panique pratique, et les agents de la circulation tremblent devant le mystère impénétrable de leur propre rapport. » *Le capital*, tome I. chapitre III. « La monnaie où la circulation des marchandises ».

B.P.

\*\*\*

Conformément à l'objet de cette contribution, on s'est borné ici à poser quelles sont les conditions de *possibilité* des crises, leur logique immanente contenue dans le noyau même de la forme marchande. Mais comme l'indiquait Marx, *pour que cette possibilité devienne réalité, il faut tout un*

*ensemble de circonstances.*

A titre de complément, on peut signaler, au moyen de quelques citations, référencées, toute la complexité de la question.

Pour être comprises, ces citations, faut-il y insister, supposent une connaissance préalable des diverses formes du mouvement d'ensemble du capital, tels que Marx les théorise.

*Livre I, tome I, chapitre III, La monnaie où la circulation des marchandises, p.143.*

« La fonction de la monnaie comme moyen de paiement implique une contradiction sans moyen terme. Tant que les paiements se balancent, elle fonctionne seulement d'une manière idéale, comme monnaie de compte et mesure des valeurs. Dès que les paiements doivent s'effectuer réellement, elle ne se présente plus comme simple moyen de circulation, comme forme transitive servant d'intermédiaire au déplacement des produits, mais elle intervient comme incarnation individuelle du travail social, seule réalisation de la valeur d'échange, marchandise absolue. Cette contradiction éclate dans le moment des crises industrielles ou commerciales auquel on a donné le nom de crise monétaire. »

« Elle ne se produit que là où l'enchaînement des paiements et un système artificiel destiné à les compenser réciproquement se sont développés. Ce mécanisme vient-il, par une cause quelconque, à être dérangé, aussitôt la monnaie, par un virement brusque et sans transition, ne fonctionne plus sous sa forme purement idéale de monnaie de compte. Elle est réclamée comme argent comptant et ne peut plus être remplacée par des marchandises profanes.»

Note 1. « Il faut distinguer la crise monétaire dont nous parlons ici, et qui est une phase de n'importe quelle crise, de cette espèce de crise particulière à laquelle on donne le même nom, mais qui peut former néanmoins un phénomène indépendant, de telle sorte que son action n'influe que par contrecoup sur l'industrie et le commerce. Les crises de ce genre ont pour pivot le capital argent, et leur sphère immédiate est aussi celle de ce capital – la Banque, la Bourse et la Finance. »

*Livre Deuxième, tome IV, chapitre II. Le cycle du capital productif, p.70-72.*

« Pour que la valeur-capital puisse continuer son cycle et la plus-value être consommée par le capitaliste, l'acte M'-A' suppose seulement la conversion de M' en argent, sa vente. Naturellement, on n'achète M' que parce que l'article est une valeur d'usage, parce qu'il est propre à quelque espèce de consommation, productive ou individuelle. Quand M' continue de circuler, par exemple entre les mains du commerçant qui a acheté le fil, ce fait, au début, n'a absolument rien à voir avec la continuation du cycle du capital individuel qui a produit le fil et l'a vendu au commerçant. Le procès tout entier continue sa marche, et avec lui la consommation individuelle qui en résulte de la part du capitaliste et de la part de l'ouvrier. C'est là un point important pour l'étude des crises. »

« Dès l'instant où M' est vendu, converti en argent, il peut être reconverti en facteurs réels du procès de travail et, par cela même, du procès de reproduction. Que M' soit acheté par le consommateur définitif ou par un commerçant qui veut le revendre, cela ne change rien à la chose. »

« Le volume des masses de marchandises fournies par la production capitaliste est déterminé par l'échelle de cette production et par son besoin de s'étendre constamment, non par le champ déterminé à l'avance de l'offre et de la demande, des besoins à satisfaire. La production de masse ne trouve comme acheteur immédiat, en dehors d'autres capitalistes industriels, que le négociant en gros. »

« Les capitaux-marchandises se disputent la place sur le marché. Les derniers arrivés, pour vendre, vendent au-dessous du prix, tandis que les premiers stocks ne sont pas encore liquidés à l'échéance des paiements. Leurs détenteurs sont obligés de se déclarer insolubles ou de vendre à n'importe quel prix pour payer. Cette vente ne correspond nullement à l'état réel de la demande, elle ne correspond qu'à la demande de paiement, à l'absolue nécessité de convertir la marchandise en argent. La crise éclate. Elle devient manifeste non par la décroissance directe de la demande d'objets de consommation, de la demande pour la consommation individuelle, mais par la décroissance de l'échange entre capitaux, du procès de reproduction du capital. »

*Livre deuxième, tome IV, chapitre V. La période de circulation, p.115svt.*

« Les périodes de circulation et de production s'excluent l'une l'autre. Pendant sa période de circulation, le capital ne fonctionne pas comme capital productif, il ne produit par conséquent ni marchandise ni plus-value. »

« L'expansion et la contraction de la période de circulation agissent par conséquent comme limites négatives pour déterminer la contraction ou l'extension de la période de production, du volume sous lequel un capital de grandeur donnée fonctionne comme capital productif. Plus les métamorphoses de la circulation du capital se font théoriques, autrement dit plus la période de circulation équivaut à zéro ou se rapproche de zéro, plus aussi le capital fonctionne, plus on voit grandir sa productivité, sa mise en valeur par lui-même. »

« Ainsi la période de circulation du capital restreint d'une façon générale sa période de production et par

conséquent son procès de mise en valeur. Elle restreint ce procès proportionnellement à sa propre durée. Mais cette durée peut augmenter ou diminuer de façon fort diverse et restreinte par suite de la période de production du capital à un degré très divers. L'économie politique voit, elle, ce qui apparaît : à savoir l'effet de la période de circulation sur le procès de mise en valeur du capital en général. Elle conçoit cet effet négatif comme positif, parce que les conséquences en sont positives. Elle s'attache d'autant plus à cette apparence que celle-ci semble fournir la preuve que le capital possède une source de mise en valeur spontanée, source mystique, indépendante de son procès de production et par conséquent de l'exploitation du travail, qui lui viendrait de la sphère de la circulation. »

*Livre deuxième, tome V, chapitre X. La reproduction simple, p.116.*

« [...] Le commerce extérieur à moins qu'il ne pourvoie au simple remplacement de certains éléments (là aussi, d'après leur valeur), ne fait qu'étendre les contradictions à une sphère plus vaste en leur donnant un champ d'action plus large. »

#### NOTES

(1) Engels : « Tandis que la puissance de production augmente en raison géométrique, l'extension des marchés augmente, si l'on met les choses au mieux, en raison arithmétique. Le cycle décennal de stagnation, prospérité, surproduction et crise qui se reproduisait régulièrement de 1825 à 1867 semble, il est vrai, être révolu, mais seulement pour nous faire échouer dans le borbier sans espoir d'une dépression permanente et chronique » ENGELS. Préface de la troisième édition allemande. *Le capital*, Livre I, tome I, 1886, Editions sociales, 1971.

(2) Les crises cycliques, se développant en fonction de rythmes plus ou moins étendus, finissent par aboutir à des crises générales, comme ce fut le cas en 1929, mais aussi avant la Première Guerre mondiale, et aujourd'hui. De telles crises peuvent être momentanément surmontées, au prix de la régression économique (chômage, destruction de forces productives, ruine des plus faibles), tandis qu'au plan politique, les crises généralisées nourrissent la réaction (fascisme, guerre), seul moyen de "purger" les antagonismes qui sont au fondement du régime marchand capitaliste. On peut noter à cet égard que dans le cadre de leur rivalité, les différentes puissances escomptent bien tirer parti de la crise actuelle, notamment pour remettre en cause la prééminence de la monnaie américaine, affirmée à Bretton Woods, en même temps que "l'unilatéralisme" de la politique des Etats-Unis. Voir à ce propos l'article publié en 2008 par Joschka Fischer, « La crise, une chance pour l'Europe », *le Figaro*, 10 novembre, ainsi que les prises de position d'Angela Merkel, lors de négociations germano-chinoises, en marge du sommet de l'ASEM. Voir notamment sur le site [german-foreign-policy.com](http://german-foreign-policy.com), « Berlin / Beijing / Washington. Bretton Woods II », 23 octobre 2008.

(3) Parmi d'autres, une citation attribuée à Marx, et faussement référencée, tourne ainsi en boucle d'un texte ou d'un site à l'autre : « Le capital a l'horreur de l'absence de profit. Quand il flaire un bénéfice raisonnable, le Capital devient hardi. A 20%, il devient enthousiaste. A 50 %, il est téméraire ; à 100 %, il foule aux pieds toutes les lois humaines et à 300 %, il ne recule devant aucun crime ». La référence reproduite d'un texte à l'autre est : *le Capital*, chapitre XXII, sans mention du Livre auquel ce chapitre appartient. Dans le chapitre XXII, du Livre I, nous n'avons pas retrouvé trace de cette citation, pas plus que dans le chapitre XXII du Livre III, et le Livre II ne comporte que vingt et un chapitres).

(4) « À l'investigation de faire la matière sienne dans tous ses détails, d'en analyser les diverses formes de développement, et de découvrir leurs liens intimes. Une fois cette tâche accomplie, mais seulement alors, le mouvement réel peut être exposé dans son ensemble. » K.MARX, *le Capital*, Livre I, tome I, « Postface de la deuxième édition allemande ».

(5) Ajoutons que l'expérience historique, celle de la construction du socialisme en URSS, montre l'importance de la question de ce qui procède de la marchandise et de la production marchande, indépendamment, pour ainsi dire, du capital. Ainsi la construction économique du socialisme en URSS s'est développée jusqu'à la généralisation de la propriété sociale, socialiste, des moyens de production, jusqu'à l'éradication de l'exploitation du travail d'autrui, etc. Mais, pour des raisons concrètes, notamment touchant au rythme possible de passage à la propriété sociale propre aux classes et couches de la paysannerie, la propriété socialiste soviétique se composait d'une propriété directement sociale (industrie, sovkhoz agricole, par exemple), et d'une propriété socialiste permettant encore une circulation des produits agricoles, encadrée et limitée, de type marchand, celle des kolkhoz. (Ceux-ci réalisaient une production collective, ils ne possédaient pas la terre ni les grands moyens de production, telles les machines agricoles, ils produisaient en fonction d'un plan d'État, ils ne pouvaient "salarier" de travailleurs, etc.) On constate que cette forme kolkhozienne — survivance de transition réduite à des états et des formes non seulement non capitalistes mais aussi à peine proprement marchands, dans un régime économique ayant éradiqué le capitalisme (en tant que mode de production — a été au centre, un enjeu, un objectif et un point d'appui, de la contre-révolution dans l'ordre économique (non exclusif bien sûr, mais très important).

(6) Il est important de distinguer à cet égard entre mode de production et régime social. Un *mode de*

*production* est une catégorie globale qui inclut par exemple l'état des moyens de production, l'organisation des échanges, la division du travail, ainsi que les rapports qu'ils entretiennent. On parlera de mode de production marchand, marchand capitaliste. Un *régime social* comprend l'ensemble des conditions matérielles, historiques, idéologiques, culturelles, on parlera de régime féodal, bourgeois capitaliste, socialiste.

(7) Le rapport entre le capitaliste et le prolétaire est lui aussi *d'abord* un rapport marchand, la force de travail prenant alors la forme de marchandise dont le vendeur est le prolétaire et l'acheteur le capitaliste (un capitaliste ne peut exploiter un prolétaire s'il n'a pas préalablement *acheté* la force de travail de celui-ci, et il ne peut répéter cette exploitation s'il ne *paie* pas cette marchandise force de travail).

(8) Le capitalisme n'est pas toutefois une économie marchande simple. Son but est le profit, basé sur la plus value, c'est-à-dire un type particulier d'appropriation des produits du travail, résultat de l'exploitation des travailleurs. Cette exploitation n'est possible que parce que, contrairement à la petite production marchande, le producteur immédiat n'est pas propriétaire des moyens de production. Toutefois, comme dans la production marchande simple, la propriété des moyens de production reste privée (propriété du capital). Par là, le capital peut s'approprier les produits du travail (marchandises) pour réaliser un profit. Il y a, comme dans la production marchande, appropriation privée de ces produits, mais c'est maintenant une appropriation privée du travail d'autrui.

(9) « L'expansibilité immense et intermittente du système de fabrique jointe à sa dépendance du marché universel, enfante nécessairement une production fiévreuse suivie d'un encombrement des marchés, dont la contraction amène la paralysie. La vie de l'industrie se transforme ainsi en série de périodes d'activité moyenne, de prospérité, de surproduction, de crise et de stagnation. » « À part les époques de prospérité, la lutte la plus acharnée s'engage entre les capitalistes pour leur place au marché et leur profit personnel ». *Le capital*, Livre I, tome II. « Le machinisme et la grande industrie ».

(10) « L'opposition qui existe entre la marchandise et sa forme valeur est, pendant la crise, poussée à l'outrance. Le genre particulier de la monnaie n'y fait rien. La disette monétaire reste la même, qu'il faille payer en or ou en monnaie de crédit, en billets de banque, par exemple. » *Le capital*, Livre I, tome I. chapitre III. « La monnaie où la circulation des marchandises ».

(11) On n'a pas à discuter le point de savoir si toutes les valeurs d'usage sont "réellement utiles", une marchandise est réputée avoir une valeur d'usage à partir du moment où en un temps et un lieu donné elle est considérée pratiquement comme telle. Notons qu'une marchandise doit avoir une valeur d'usage donnée pour être une marchandise et réaliser sa Valeur dans l'échange. En d'autres termes, un produit du travail humain dont la valeur d'usage est défectueuse ou fallacieuse (pommes pourries, chambres à air percées, pain au plâtre...) ne peut être échangé, réaliser sa Valeur, le travail humain a été dépensé en pure perte.

(12) La notion "réalisation" ne dénote pas une création ou une production. La valeur est *créée* par le travail humain, dans le procès de travail immédiat, mais elle est "réalisée" dans l'échange des valeurs, c'est-à-dire en termes très simples quand elle est vendue/achetée, et payée.

(13) Cette valeur d'usage spécifique permet la mise en relation de façon simple de la valeur d'échange de toutes les autres marchandise, cette qualité de l'argent se constituant elle-même historiquement.

(14) « La circulation fait sauter les barrières par lesquels le temps, l'espace et les relations d'individu à individu rétrécissent le troc des produits. Mais comment ? Dans le commerce en troc, personne ne peut aliéner son produit sans que simultanément une autre personne aliène le sien. L'identité immédiate de ces deux actes, la circulation la scinde en y introduisant l'antithèse de la vente et de l'achat. Après avoir vendu, je ne suis forcé d'acheter ni au même lieu ni au même temps, ni de la même personne à laquelle j'ai vendu. Il est vrai que l'achat est le complément obligé de la vente, mais il n'est pas moins vrai que leur unité est l'unité des contraires. Si la séparation des deux phases complémentaires l'une de l'autre de la métamorphose des marchandises se prolonge, si la scission entre la vente et l'achat s'accroît, leur liaison intime s'affirme — par une crise. » *Le capital*, Livre I, tome I. chapitre III. « La monnaie où la circulation des marchandises ».

(15) C'est une question qui ne sera pas abordée ici. On peut noter rapidement que Marx dans sa théorie de « la Réalisation du produit social » (*Le Capital*) montre que —nonobstant la nécessité pour le capital d'accroître à l'infini l'échelle de sa production et l'anarchie sociale de la production—, au sein d'une formation sociale donnée, le produit social, de l'ensemble des secteurs (industrie, agriculture), et des diverses branches, dans ses diverses formes (moyens de production, moyens de consommation finale), dans ses diverses fractions (nécessaires, de luxe), peut être en soi-même intégralement réalisé; abstraction faite de l'anarchie, *l'obstacle à cette réalisation réside dans le fait que le travailleur prolétaire doit être maintenu dans ses conditions de prolétaire*, c'est-à-dire ne pas recevoir plus que ce qui est nécessaire à sa reproduction (si l'on veut préserver le profit nécessaire au capital).

(16) Afin de faire simple, on laisse de côté ici le crédit, la banque etc.